

République Algérienne Démocratique
et Populaire.

Ministère de L'enseignement Supérieur
et de la recherche scientifique.

Université 8 Mai 45 Guelma.

Faculté des Lettres et des Langues.

Département des lettres et de la langue
française.



الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

جامعة 8 ماي 45 قالمة

كلية الآداب و اللغات

قسم الآداب و اللغة الفرنسية

**Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme
De Master en littérature française**

Intitulé :

**L'image de la société française du XIX^e siècle dans *Les
Mystères de Paris* d'Eugène Sue**

Présenté par :

Boukaraa Chahrazed

Sous la direction de:

M^{lle} Hamadi Meriem

Membres du jury

Président : M^{me} Aissaoui Sabrina

Rapporteur : M^{lle} Hamadi Meriem

Examineur : M^{me} Guerroui Mervette

Année d'étude 2016/2017

Dédicace

*A cœur vaillant rien d'impossible
A conscience tranquille tout est accessible
Quand il y a la soif d'apprendre
Tout vient à point à qui sait attendre
Quand il y a le souci de réaliser un dessein
Tout devient facile pour arriver à nos fins
Malgré les obstacles qui s'opposent
En dépit des difficultés qui s'interposent
Les études sont avant tout
Notre unique et seul atout
Ils représentent la lumière de notre existence
L'étoile brillante de notre réjouissance
Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal
Nous partons ivres d'un rêve héroïque et brutal
Espérant des lendemains épiques
Un avenir glorieux et magique
Souhaitant que le fruit de nos efforts fournis
Jour et nuit, nous mènera vers le bonheur fleuri
Aujourd'hui, ici rassemblés auprès des jurys,
Nous prions Dieu que cette soutenance
Fera signe de persévérance
Et que nous serions enchantés.*

Je dédie ce mémoire, à ma famille, mes meilleurs amis, mes professeurs qui m'ont soutenue durant mon parcours scolaire et tous ceux qui ont marqué ma vie durant ces cinq ans.

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma gratitude envers Allah le Miséricordieux qui m'a accordé la force et le courage afin d'accomplir mon travail : louanges à mon Seigneur.

J'exprime toute ma reconnaissance à mon encadreur Mademoiselle Hamadi Meriem, que je considère plus comme une amie que comme un professeur, je la remercie de m'avoir encadré, orienté, soutenu et d'avoir été toujours présente pour moi de m'avoir soutenu durant ces années.

Je remercie également les membres du jury M^{me} Guerroui Mervette ainsi que M^{me} Aissaoui Sabrina d'avoir accepté de participer à l'évaluation de ce travail.

Je remercie la personne qui m'est plus chère au monde : ma mère Soumia pour avoir été toujours présente pour moi et pour son affection, sa compassion ainsi que son amour sans fin, je remercie également mon Père Slimane, qui a toujours cru en moi et qui m'a toujours conseillé.

Je tiens à remercier spécialement monsieur Aitkaci, monsieur Aifa et tous les autres professeurs qui ont toujours cru en moi et m'ont soutenu durant mon parcours universitaire.

J'exprime toute ma reconnaissance envers celle qui m'a conseillé de travailler sur Les Mystères de Paris ma tante Karima, ainsi que ma chère tante Samia pour ses conseils, et mes petites sœurs Romaiassa, Amira, tesnim et mon petit frère Yacine, et ma meilleure amie Amira que Dieu la garde pour moi.

Je remercie mes chers grands parents qui comptent plus que tout pour moi Khadidja qui est une grand-mère, une deuxième mère et meilleure amie pour moi ainsi que mon grand-père Houcine.

Enfin, je et mes tous mes chers amis, je remercie surtout Racha, ma meilleure qui a vécu avec moi les plus beaux moments ainsi que les mauvais, la fille avec laquelle j'ai le plus pleuré mais surtout rigolé, celle qui a connu toute ma vie durant ces cinq ans, cette amie qui est comme une sœur pour moi que Dieu préserve notre amitié pour toujours, je n'oublie pas de remercier ma chère Anissa, car tous les trois nous avons tissé des liens d'amitié sincères, j'ai connu ce qu'était vraiment toutes pour une et une pour toutes, merci pour tout car sans vous ces années auraient été un enfer pour moi.

A tous ces intervenants, je présente mes remerciements les plus sincères, ma gratitude et mon respect.

Merci...

Table des matières

Epigraphe	2
Introduction	3
Chapitre I :	7
Ecrivain, réveilleur de conscience : Pour une étude scripturale des <i>Mystères de Paris</i>	7
I. Procès d'une époque	8
I.1. Image de la société parisienne : mère de tous les vices et de toutes les vertus	8
I.2. L'identité linguistique : L'argot, langage des gueux	9
I.3. L'écriture comme procédé de dénonciation	11
II. Le rôle des écrivains dans la lutte contre l'inégalité des classes	14
II.1. L'impact de la production littéraire sur la vie sociale	16
II.2. Le discours littéraire réveille les esprits	18
II.3. Naissance d'une écriture salvatrice	18
II.4. Le roman feuilleton	20
II.5. Eugène Sue, un écrivain repenti : du dandysme au socialisme	22
II.6. La société parisienne entre fiction et réalité	23
Chapitre II :	29
La dimension discursive du « Bien » et du	29
« Mal » : Un dilemme créé par l'homme dans <i>Les Mystères de Paris</i>	29
I. Le Paris du XIX ^e siècle comme symbole du bien et du mal	30
I.1. Balade dans un Paris Obscur	31
I.2. Les rebus d'une société impartiale	35
II. Le glaive et le bandeau : l'écriture de la justice dans le roman	39
II.1. La morale et « <i>Fleur de Marie</i> »	40
II.2. Du palais de justice à Notre Dame de Paris : de la justice terrestre à la justice céleste ...	42
II.3. La grandeur de la destinée dans le texte d'Eugène Sue	44
II.4. L'écriture de la fatalité dans <i>Les mystères de Paris</i>	47
Conclusion	50
Annexes	54
Résumé	61
Bibliographie	64

Epigraphe

Étrange, fatal symbole !

On représente la justice aveugle, portant d'une main un glaive pour punir,

De l'autre des balances où se pèsent l'accusation et la défense.

Ceci n'est pas l'image de la justice.

*C'est l'image de la loi, ou plutôt de l'homme qui condamne ou absout selon sa
conscience.*

La JUSTICE tiendrait d'une main une épée, de l'autre une couronne ;

L'une pour frapper les méchants, l'autre pour récompenser les bons.

Le peuple verrait alors que, s'il est de terribles châtiments pour le mal,

Il est d'éclatants triomphes pour le bien ;¹

« Châteaux en Espagne »

¹Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p645

Introduction

Le XIX^e siècle, siècle où résidait un trouble militaire et civil après la célèbre révolution de 1789, le peuple vivait dans la misère absolue, privé de pain, de liberté, la France a essayé plusieurs fois de changer le gouvernement, de monarchie en république, le peuple était la seule proie des aristocrates et des royalistes.

Dans le domaine littéraire, deux mouvements se succèdent le Romantisme et le Réalisme. Les écrivains usèrent beaucoup de leur encre pour influencer le peuple égaré entre ces changements inévitables et interminables, la France a connu différents auteurs notamment Eugène Sue, auteur français naît le 26 janvier 1804 à Paris et mort le 03 août 1857 à Annecy, fils du chirurgien Jean-Joseph Sue, il étudia au Lycée Condorcet et hérita une fortune importante de ses parents. Eugène eut une jeunesse plutôt frivole. Dandy, il était l'homme le plus élégant, on le surnommait « *le Beau Sue* ». À Paris il côtoyait les plus belles femmes mondaines, ceci ne l'éloigna pas de la littérature. Il écrivait à cette époque des romans maritimes, historiques et des romans de mœurs. Cependant, notre jeune insouciant fut ruiné. Alors, il puisera ses revenus à travers l'écriture, il publiera ses deux romans-feuilletons les plus célèbres *Les mystères de Paris* en 1843, puis *le juif errant* une année plus tard.

Les mystères de Paris, roman-feuilleton, célèbre au XIX^e siècle, écrit dans *le journal des débats* entre 19 juin 1842 et le 15 octobre 1843 est une histoire qui se déroule dans les sinistres ruelles de Paris. Par une nuit pluvieuse, un ancien forçat appelé *Le Chourineur* s'en prit à une jeune prostituée nommée *La Goualeuse* en la forçant à lui payer un verre de vin, un homme surgit alors de l'obscurité pour la défendre. Cet homme n'est autre que le prince *Rodolphe de Gerolstein* et cette jeune chanteuse n'était autre que sa fille qu'il croyait morte depuis longtemps. Le récit suivra son cours autour de nouveaux personnages qui seront en relation mutuelle. Le personnage principal *Rodolphe* cherche à établir la justice et découvre que la majorité des nobles sont en relations étroites avec ces misérables, afin de pouvoir accomplir leurs projets funestes sans se compromettre.

La société française ne pouvait évoluer dans un cadre normal, vu les événements et l'instabilité du pays, le peuple vécut dans un cocon où la perversité le vole et

l'assassinat sont devenus un moyen de survie pour ces misérables. Les pauvres, engloutis par la misère ne faisaient plus la distinction entre le bien et le mal et leur seul objectif était de survivre.

Dans ce roman-fleuve, certains concepts prédominent et sont en étroite relation avec l'évolution de l'histoire telle que la justice, la providence ainsi que le châtement du mal et la récompense du bien. L'auteur exposerait deux sociétés totalement contradictoires : l'une pervertie et l'autre honnête et le sort de chacune d'entre elles.

Comment la justice, la fatalité, le bien et le mal se manifestent-ils dans la société parisienne *Des mystères de Paris* ?

Afin de répondre à notre questionnement, l'on suppose que Sue développerait ces valeurs à travers les différents protagonistes du roman. L'auteur aurait éventuellement impliqué implicitement la justice, la fatalité, le châtement et la récompense afin d'inciter le lecteur à tirer par lui-même, une morale inexorable de ce récit et réfléchir encore au sujet de son sort à travers *Les Mystères de Paris*.

L'objectif de notre travail serait de montrer que dans son roman, Eugène Sue semble faire le procès d'une société impartiale qui punit sans émotions, qui semble juste pour certains et injuste pour d'autres.

Pour mener à bien notre recherche, nous pensons l'inscrire dans une perspective philosophique en appuyant le travail sur les travaux de Nietzsche. Par ailleurs, l'on repose notre étude sur les recherches de Claude Duchet en sociocritique. En outre, l'approche structurale, notamment celle de Dominique Maingueneau, permettrait d'offrir une analyse discursive de plus grande envergure.

C'est dans le sillage théorique d'une telle étude que nous souhaitons inscrire notre mémoire.

Notre travail serait réparti en deux chapitres. Dans le premier chapitre intitulé : *Ecrivain, réveilleur de conscience : Pour une étude scripturale des*

Introduction

Mystères de Paris, nous traiterons, d'une part la société parisienne, d'autre part le rôle de l'écriture dans l'évolution des pensées et enfin l'apogée du roman feuilleton.

Dans le deuxième chapitre, titré La dimension discursive du « bien » et du « mal » : Un dilemme créé par l'homme dans *Les Mystères de Paris*, nous procéderons à l'explication des idées d'Eugène Sue, en reposant le travail sur les pensées de quelques philosophes tel que Voltaire au sujet des thèmes que nous avons choisi d'étudier.

Pour conclure notre travail, on exposerait les résultats de notre recherche. Il serait d'abord question de répondre à notre questionnement de départ. Ensuite, on survolera les étapes de notre développement.

Chapitre I :

**Ecrivain, réveilleur de conscience : Pour
une étude scripturale des *Mystères de Paris***

I. Procès d'une époque

I.1. Image de la société parisienne : mère de tous les vices et de toutes les vertus

« L'homme nait bon, c'est la société qui le corrompt. »²

A travers cette citation nous pouvons résumer le décor de la société décrite à une époque où les inégalités sociales ont souvent engendré des destins funestes.

La France, et plus précisément Paris, essaye de se reconstruire après une période de terreur, où tout est bouleversé, les enjeux ne sont plus les mêmes et chacun côtoie un monde, soit plus misérable soit plus prestigieux.

Elle a eu vite fait d'établir des règles ou plutôt des lois pour que chacun réside dans un monde qui lui appartient. À cette époque, la société était sous l'autorité des personnes aisées. Paris reste le berceau du prestige, de l'aisance et de la richesse, avec le château de Versailles, les bals grandioses, les équipages magnifiques et luisants. Et si on a la chance de naître du bon côté de la médaille, si on respecte l'étiquette, on est beau, tout vous sourit, votre destin est tracé, et vous avez tout pour vivre heureux dans le meilleur des mondes, sans jeter un œil sur le revers de la médaille où tout n'est que souillure physique et morale où les *gueux* restent les maîtres de ces lieux, où les lois sont établies par eux. Le vice et la noirceur règnent dans cette société - Il s'agit d'une société à l'intérieur d'une société- qui a inventé son propre langage à savoir l'argot.

² Jean-Jacques, Rousseau, <http://la-philosophie.com/homme-nait-bon-societe-corrompt-rousseau>.

I.2. L'identité linguistique³ : L'argot, langage des gueux

Parler l'argot n'est pas à la portée de tous. Ce langage a été créé par des personnes peu recommandables appartenant à un milieu où le vice règne en maître. En effet, le vol, le crime, la mendicité et la prostitution sont les détenteurs de ce langage peu ordinaire. Selon Alfred Delvau, les mots varient d'une région à l'autre : « En France, on parle peut-être français ; mais à Paris on parle argot, et un argot qui varie d'un quartier à l'autre, d'une rue à l'autre, d'un «étage à l'autre» »⁴.

Et Auguste Le Breton la nommera dans son dictionnaire *La langue verte et noirs desseins*. On peut affirmer donc sans peine que les auteurs de ces propos originaux ont un dessein peu recommandable.

L'origine du terme argot diffère d'un penseur à un autre, ainsi Antoine Furetière pense que ce mot proviendrait d'une ville grecque *Argos*, car elle contiendrait plusieurs mots grecs, alors que pour Duchat son origine viendrait du « Ragot » capitaine des gueux, d'autres écrivains lui donneraient une origine latine « ergo » qui signifie « donc » ou bien « Argutus » à savoir « piquant dans le langage ». Certains ont même rapproché ce mot au terme de « Jargon ».

C'est au XVI^e siècle que cette « langue » a été découverte. Des voleurs de grands chemins appelés « coquillards » dépouillaient les pèlerins se rendant à Saint-Jacques de Compostelle. Eux-mêmes se faisaient passer pour des hommes pieux allant en pèlerinage. Ils furent arrêtés et jugés à Dijon en 1455. Ces brigands s'entretenaient entre eux dans un langage nommé « jobelin » ou « jargon jobelin » ; on a pu déchiffrer à peu près 70 mots. C'est le poète François Villon qui côtoiera ces malfaiteurs et va publier *ballade en jargon*.

³ Patrick, Charaudeau, *Identité linguistique, identité culturelle: une relation paradoxale*, Université de Paris XIII, Centre d'Analyse du Discours

⁴C, Rouga, *l'histoire de l'argot*, <http://www.bonjourdumonde.com/blog/grece/11/langue/lhistoire-de-largot>

Les malfaiteurs vont lui donner une place prépondérante due à leurs actes ; La Cour des Miracles avec ses habitants pervers qui allaient mendier le jour sans vergogne et se retrouver la nuit sans aucune égratignure.

Cartouche ou *Louis Dominique* le bandit qui va permettre aux écrivains d'écrire de grands palabres sur ses aventures funestes.

François Eugène Vidocq, ancien bandit qui deviendra policier, va relater dans ses *Mémoires* en 1828 et *Les voleurs* en 1837 des récits en utilisant l'argot. Tous ces hors-la-loi vont permettre à ce jargon d'être reconnu et apprivoisé dans les milieux les plus estimés. Il passera du monde des gueux au monde littéraire le plus prisé.

Mais l'argot reste surtout le langage de la misère, un langage utilisé pour crier haut et fort les injustices qui conduisent l'homme à dévier dans un monde où la vertu n'existe pas, faute de droits les plus élémentaires à savoir être reconnu comme étant un homme à part entière. Alors on défie la société, la justice, les lois avec des actes accompagnés de mots qui vont à l'encontre de la raison, si toutefois la justice a instauré des lois pour que chaque « homme naisse égal ». Brandir des paroles pour déclarer son appartenance pour limiter l'apartheid dans lequel on entasse les individus ayant une manière de penser et d'agir propre à eux est un acte de bravoure pour ceux qui vivent cet état quotidiennement.

Eugène Sue dans *Les mystères de Paris* et Victor Hugo dans *Les Misérables* n'ont pas hésité à utiliser ce langage et à offenser les lecteurs avertis en incinérant des expressions peu recommandables dans des récits qui obéissaient aux lois dictées par les académiciens de cette époque.

En effet, tout comme il existait des lois qui géraient la société, il existait des lois qui régissaient l'écriture. Ces deux auteurs ont osé braver tout obstacle et ont révélé un jargon qui allait défier toutes les normes édictées auparavant.

Ces deux écrivains ont su démontrer que les différences sociales qui existent dans une société peuvent être parfois insignifiantes, pour des personnes issues d'un milieu favorable, alors que les défavorisés souffrent de cette situation.

Cependant, ces différences apparaissent lorsque la société les met en évidence dans certaines circonstances. En outre, nous ne pouvons ignorer que les pauvres sont mis à l'écart pour tout débat politique ou social, mais lors de révolution ce sont les premiers à se sacrifier car ce sont eux les concernés.

I.3. L'écriture comme procédé de dénonciation

Les différences sociales existent depuis que l'homme a compris que la propriété et le bien lui donnent une importance. Très vite, on a oublié les valeurs sur lesquelles on juge l'être humain à savoir sa personnalité, son courage et sa sagesse, comme le disait Oscar Wilde : « La vraie valeur d'un homme n'est non pas dans ce qu'il a, mais dans ce qu'il est ».⁵

Malheureusement, la société est à la disposition des privilégiés et ignore les infortunés. Pourtant, les droits de l'homme et du citoyen proclament : « Les hommes naissent libres et égaux devant la loi »⁶.

La loi favorise ceux qui ont une existence sans problèmes, facile. Dès leurs naissances, ils grandissent dans des châteaux ou des hôtels ils ont à leur disposition une multitude de serviteurs et de précepteurs et autres : se nourrissent de mets fins et vaquent dans des appartements grandioses ; leur avenir est tracé et une fortune immense les attends : « Selon tous ceux qui ont visité les capitales d'Europe, il n'est pas, à l'exception de Versailles, une résidence royale dont l'ensemble et les abords soient d'un aspect plus majestueux ».⁷

Eugène Sue démontre dans son roman l'existence mondaine de personnes appartenant à un monde où l'aisance est sans limite. Il invite les lecteurs, issus des deux mondes, à savoir le monde des riches et le monde des pauvres, à visiter des

⁵ Oscar Wilde, <http://www.linternaute.com/citation/12260/la-vraie-valeur-d-un-homme-reside--non-dans-ce-qu-il--oscar-wilde/>

⁶ Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789). Article premier

⁷ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p1255

lieux où des objets inanimés témoignent d'une existence prestigieuse. Le luxe devient pour eux une banalité qu'ils côtoient chaque jour et ne lui donne aucune importance. Cette richesse acquise de génération en génération a fait d'eux des êtres blasés. Et la société n'a fait qu'amplifier cette situation.

Elle laisse pour compte beaucoup de miséreux qui vivaient dans des conditions déplorables, vivant dans la promiscuité, la famine et habillés de guenilles, ils n'avaient d'autre recourt que de se tourner vers une certaine délinquance pour acquérir ce que leur était nécessaire.

[...]Le sol, d'une couleur sans nom, infect, gluant, est semé çà et là de brins de paille pourrie, de haillons sordides, et de ces gros os que le pauvre achète aux plus infimes revendeurs de viande corrompue pour ronger les cartilages qui y adhèrent encore⁸...[...]

Durant le jour, ce taudis est éclairé par une lucarne étroite, oblongue, pratiquée dans la partie déclive de la toiture, et garnie d'un châssis vitré qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une crémaillère.⁹

A travers son roman, Eugène Sue a comparé deux sociétés totalement opposées. Si l'une a tous les droits, l'autre est démunie des droits les plus élémentaires telle que la survie dans des conditions acceptables.

C'est justement cette situation qui réveillera des esprits et incitera certains à se révolter contre une inégalité abusive. Ces derniers ont osé se révolter à travers des mots et des idéologies.

Alors, deux courants vont naître pour protéger les nécessiteux : le libéralisme et le socialisme, l'un fondé par Adam Smith qui prône le libre échange et favorise la liberté de l'entreprise sans intervention de l'état et l'autre initié principalement par Karl Marx. Ce dernier veut bannir l'inégalité entre les bourgeois et les prolétaires. Les biens doivent être répartis équitablement afin que tout homme vive dans des

⁸ On trouve fréquemment dans les quartiers populeux des débitants de veaux mort-nés, de bestiaux morts de maladie, etc.

⁹ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p420

conditions acceptables : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que la lutte des classes »¹⁰.

Mais leur destin n'est pas identique. Alors certains penseurs se sont penchés sur ce problème et l'ont étudié. Ils ont essayé de nous peindre la condition humaine avec des mots imprégnés de la sensibilité de leur âme. Victor Hugo dans son poème *Melancholia* extrait *Des Contemplations* expose la douleur de l'enfant malheureux qui a oublié ce que signifie sourire et ne connaît plus que le pénible labeur du lever au coucher du soleil pour apaiser sa faim.

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs, que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche, on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un baignoire, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.¹¹

Pourtant, nul n'a osé empêcher cette infanticide. En parlant d'infanticide, on veut tout simplement parler de la mort du monde des enfants. Ces pauvres malheureux ont vécu dans un esclavage constant, illettrés, oubliés de tous, ils ont eu un sort dont personne ne se souciait. La société juge des adultes à qui on a volé l'enfance, le simple droit de faire des projets d'avenir, de participer à la construction d'une société leur est refusé.

Dans *Les misérables*, Victor Hugo a choisi *Cosette* : cette petite fille va évoluer d'une société à une autre : de la pauvreté à la richesse. Cette fresque nous fait vivre

¹⁰ Karl. Marx, Frédéric. Engels, *Le manifeste du parti communiste*, 1848

¹¹ Victor. Hugo, *Melancholia*, Les contemplations, 1856 (<http://www.poesie-francaise.fr/victor-hugo/poeme-melancholia.php>)

avec émotion tout ce que peut endurer une petite fille sans défense, de misère, d'exploitation et de servitude. Dans son roman, Victor Hugo a donné une grande importance à l'enfant maltraité, ainsi, le célèbre *Gavroche* le gamin de Paris représentera la classe défavorisée, de part sa tenue vestimentaire et son langage familier. Sa célèbre chanson est devenue populaire et va de mise avec *la Bataille* qui surgit à Paris en 1871.

Rousseau et Voltaire sont repris dans sa chanson ironiquement en réponse au clergé qui empêchait les fidèles d'écouter les philosophes des Lumières. Ces derniers tentaient de réveiller le peuple sur les vicissitudes de la vie que pouvaient avoir ces malheureux. *Gavroche* est mort, nul ne s'est soucié de son destin. Ainsi, la fiction reflète une certaine réalité qui prévient des événements à venir.

II. Le rôle des écrivains dans la lutte contre l'inégalité des classes

Sans aucun doute cette inégalité sociale a révolutionné les hommes de lettres et les grands penseurs. Ainsi, certains auteurs comme Eugène Sue ont décidé d'étudier la vie de ce peuple sur le terrain. D'autres, tels que Jules Vallès ou Victor Hugo n'ont pas hésité à décrire la réalité sans se soucier des conséquences. Décrire devient alors synonyme de révolution, car ces auteurs vont briser le miroir du mensonge pour laisser apparaître la rude réalité parfois dure à accepter. Mais, ils ont sacrifié leurs vies, leurs rêves et les espoirs pour lesquels, ils ont un jour pris une plume et remplis des pages qui devaient dévoiler simplement des rêves et des émotions.

Les écrivains sont souvent issus de milieux bourgeois, ils ont reçu une éducation parfaite ainsi qu'une instruction exceptionnelle, l'écrivain est en général un être sentimental ; qui a besoin d'extérioriser des sentiments intérieurs sur un sujet qui le touche profondément. En écrivant, il transmet en quelque sorte un message qui a pour objectif, d'être déchiffré par des lecteurs, ce message peut être implicite

comme il peut être explicite. Si parfois, il utilise des mots délicats c'est pour exposer la rudesse de la vie avec délicatesse, son côté explicite est tout simplement un message qu'il désirerait faire passer au peuple souvent sourd et inconscient.

Calquer la réalité et l'offrir à des lecteurs n'est pas chose facile ; pourtant au XIX^e siècle, les mouvements qui prônent cette tendance sont le réalisme et le naturalisme. Ces mouvements vont se charger de dépeindre une société à travers ses failles et ses faiblesses et afficher une cruauté souvent camouflée par le pouvoir. Pourtant, on aimerait savoir jusqu'où va cette fidélité. Ainsi, Zola dit dans sa lettre à la jeunesse : « On nous répète souvent cet argument stupide que nous ne reproduisons pas la nature dans son exactitude eh ! Sans doute nous y mêlons toujours notre humanité notre façon de rendre. »¹²

Car, pour certains critiques, on ne peut dépeindre le vécu des pauvres étant d'une classe sociale aisée. Car il serait difficile de ressentir leurs sentiments profonds et leurs humilités.

En dépit des aspects, fictifs et sentimentaux, qui dominent la production du romancier, son objectif reste de refléter la société dans les détails les plus intimes, afin de changer une façon de vivre et de penser. L'écriture a permis d'avancer rapidement sur le long chemin de la révolution sociale et de changer certains comportements de dirigeants envers le peuple.

Jules Vallès auteur de la trilogie *l'enfant, le bachelier et l'insurgé* s'est fait l'avocat du peuple dans le but de défendre ses intérêts et dans son journal *le cri du peuple* il dira :

J'ai toujours été l'avocat des pauvres, je deviens le candidat du travail, je serai le député de la misère ! La misère tant qu'il y aura un soldat, un bourreau, un prêtre, un gabelou, un ras de cave, un sergent de ville cru sur serment, un fonctionnaire irresponsable, un magistrat inamovible, tant qu'il y aura tout cela à payer, peuple tu seras misérable.¹³

¹² Emile, Zola, *lettre à la jeunesse*, 1897.

¹³ Jules, Vallès, *lors de l'élection législative*, 1869. <http://www.toupie.org/Citations/Valles.htm>

Plusieurs écrivains au cours de ce siècle ont tenu à dénoncer des systèmes sordides afin de protéger le peuple contre les caprices d'un régime autoritaire qui se voulait rigide et intransigeant.

Ces écrivains ont connu pas mal de déboires et ont dû parfois même s'exiler pour pouvoir mettre noir sur blanc ce qu'ils pensaient d'un régime dictatorial. Leurs récits restent des témoignages du passé qui nous permettent aujourd'hui de mieux comprendre l'existence et d'essayer de prévenir un avenir incertain.

Cet engagement était de leur propre gré et ils ont suivi leur passion pour représenter l'image d'une société sordide et participer activement à l'élaboration d'une nation, si cette dernière ne présentait pas de lacune, les auteurs des livres seraient restés dans l'ombre et se contenteraient de leur rôle d'écrivains : à savoir faire rêver des lecteurs grisés par la réalité. Mais, décrire la beauté de l'existence, lorsque l'on a devant soi un monde misérable, injuste, où le riche profite de ses richesses et le pauvre continue de vivre dans des conditions injustes reste inadmissible. Alors, certains écrivains ont décidé de prendre leurs plumes pour se battre contre des grabataires aux idées arrêtées.

Ainsi, Voltaire précurseur d'une révolution idéologique n'a pas hésité à critiquer le roi et l'église et à encourager ces révolutionnaires de l'écriture. Il endura la prison et l'exile et garda ses convictions en luttant pour la liberté de la société et de la pensée. Effectivement, certains penseurs ont décidé de dévoiler une vérité subjective créée par un pouvoir autoritaire et rigide et vivre dans un monde meilleur où tous les hommes auraient sinon le droit de vivre correctement, au moins le droit de s'exprimer sans crainte.

II.1. L'impact de la production littéraire sur la vie sociale

Pour qu'une œuvre soit reconnue, il faut qu'elle soit publiée et pour que le propos d'un auteur soit engagé, il faudrait qu'il soit incontestable et ait une position importante vis-à-vis du pouvoir.

Comme l'auteur représente le messie, son rôle serait d'« Influencer » et de marquer ses lecteurs. Pour certains, dès qu'ils ont décidé d'écrire, c'est pour changer toute une manière de penser appartenant à une époque et leur objectif reste de dénoncer, dévier les consciences et d'imposer des idées reconnues justes.

Il se chargerait également de « Revendiquer » des droits pour autrui, ce qui semble être une action noble lorsqu'on oublie d'où l'on vient, et l'on s'investit pour d'autres. À leurs risques et périls, ils ont osé dénoncer des situations, à travers des mots qui vont voyager pendant plusieurs siècles. Et ces vestiges sont là, présents aujourd'hui, et nous les utilisons pour faire avancer le monde, les mentalités et les civilisations.

Le procédé « Écrire » serait alors un moyen pertinent pour la dénonciation des esprits étriqués qui n'hésitent pas à éliminer de la scène ceux qui les dérangent.

Avec l'apparition de la littérature d'idées, le Siècle des Lumières changera les oppressions sociales et politiques. C'est ainsi que certains philosophes vont permettre à la liberté de s'installer.

D'après Rousseau, l'inégalité des peuples en société provient de l'histoire et des lois et non pas de sa nature. Il classe l'inégalité en deux catégories : celle de la nature humaine (corps, âge, sexe...etc.) et celle qui vient de l'état qui accorde ses privilèges aux uns et ses préjudices aux autres.

Je conçois dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalité, l'une, que j'appelle naturelle ou physique, parce qu'elle est établie par la nature, et qui consiste dans la différence d'âge, de la santé, des forces du corps et des qualités de l'esprit, ou de l'âme, l'autre, qu'on peut appeler inégalité morale ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, et qu'elle est établie, ou du moins autorisée, par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différents privilèges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres; comme d'être plus riches, plus honorés, plus puissants qu'eux, ou même de s'en faire obéir.¹⁴

¹⁴ Jean Jacques, Rousseau, *discours de l'inégalité*, 1754

II.2. Le discours littéraire réveille les esprits

L'écrivain a un rôle de réformateur. Il réveille les consciences trop souvent somnolentes pour éviter toute catastrophe morale et sociale. Certaines personnes ont décidé de prendre en charge cette mission d'éclairer le peuple, de lui montrer la vérité, de le sortir de leurs torpeurs. Ils ont joué un rôle important dans la lutte des classes ; l'écriture se transforme au fil des siècles et de l'histoire. Réveiller les consciences est l'objectif de certains écrivains dont les sentiments intenses n'acceptent plus l'inégalité et la souffrance du peuple. La ségrégation dont souffre ce dernier est intolérable. Alors, ces ambassadeurs ont pris en main leur courage, leur loyauté, leur instruction pour exposer une situation intolérable.

Un livre pour être reconnu doit être lu et évalué. Cette évaluation revient à des personnes compétentes qui bénéficient naturellement d'un certain confort moral et financier.

Si les écrivains ont choisi comme thème le milieu social des miséreux, et si leur objectif est de faire évoluer leur condition, alors, il faut qu'ils utilisent tous les procédés nécessaires pour se faire entendre, écrire en toutes lettres la vérité d'une situation souvent ignorée de plein gré par une certaine classe sociale.

Les conséquences qui risquent d'en résulter pour ces portes paroles des pauvres, auront un dénouement déplorable.

II.3. Naissance d'une écriture salvatrice

Le XIX^e siècle, reste le siècle des changements, qu'ils soient politiques avec les différents gouvernements qui vont régir le pays, notamment les fameux trois jours, qui vont changer le destin d'un pays et par la même d'une société. En effet, le 27, 28 et 29 juillet vont bouleverser les acquis monarchiques ainsi que les pensées. Les auteurs romantiques vont les nommer *les Trois Glorieuses*. Ce sont en effet trois

jours de gloire, qui vont permettre à la France et surtout à Paris de changer de visage malgré les pertes humaines. L'écriture est une pièce maîtresse de ces insurrections. La presse va publier quatre ordonnances dans un journal nommé *Le moniteur* ce journal est sous l'autorité du gouvernement français et à travers ce document Charles X veut imposer des règles et revenir à une monarchie dictatoriale d'avant 1789. La chambre des députés refuse ces lois et c'est le coup de grâce pour une monarchie déjà branlante. La décision de Charles X de rétablir son autorité et de supprimer des libertés notamment la liberté de la presse – d'autres lois vont affecter la liberté du peuple- cette atteinte à la liberté de la pensée écrite va provoquer un malaise dans le milieu de la bourgeoisie et du petit peuple.

Et c'est Adolphe Thiers qui va rédiger une plainte qui sera signée par 44 journalistes et publiés dans les journaux *Le National, Le Temps, Le Globe* et *Le journal du commerce*.

Les journalistes ne prêtent aucune attention aux avertissements de l'état et seront arrêtés. De là, des émeutes seront déclenchées entre, d'une part, la police et les typographes, et d'autre part, avec le peuple qui ne reste aucunement sourd à ces injustices.

Alors commence une lutte sans merci entre les forces de l'ordre et les opposants. Le 29 Juillet, Charles X quitte Paris. C'est la Chute d'une monarchie et le commencement d'une nouvelle Monarchie, celle de juillet où la *monarchie confisquée* va s'installer, le drapeau tricolore bleu, blanc, rouge sera brandi et ainsi une nouvelle ère fera son apparition à Paris qui reste le centre des tumultes.

Les responsables de ces soulèvements sont les écrivains. Ces derniers avaient des relations intimes avec des personnalités politiques, ainsi, ils pouvaient transmettre aisément leurs pensées à travers des écrits au service du peuple. La presse est un genre d'écriture qui va servir d'intermédiaire entre l'état et le peuple. De plus, elle se développera grâce à la scolarité. En effet, de nombreux enfants vont découvrir la joie de l'instruction, le taux d'illettrisme va diminuer avec la création des écoles dans toutes les communes. La loi Guizot impose à tous les villages de plus de 500

habitants de construire des écoles. Ce renouveau va permettre au peuple français de changer d'état d'esprit grâce à la lecture, et le document le plus vendu sera le journal. Il permettra de détendre les lecteurs de plus en plus nombreux à vouloir apprendre des nouvelles de la société. De plus, le développement des lignes ferroviaires va permettre la diffusion rapide de ce document. Par conséquent, toutes les couches sociales à travers la France entière vont pouvoir profiter des journaux et des nouvelles au même moment.

Certains écrivains vont profiter de cette occasion pour y mettre de la littérature proprement dite, telle que le roman et le poème.

Avec l'apparition du roman historique social, une polémique va s'installer et un débat sera ouvert sur le reflet de la réalité sociale. Ces romans traiteront des sujets beaucoup plus réalistes et politiques et les écrivains se soucieront de l'état social du pays et comme on vient de le citer ci-dessus ils utiliseront leurs plumes dans le but d'inciter le peuple à évoluer idéologiquement.

C'est à travers ces changements qu'apparaît le roman-feuilleton ou littérature industrielle. Il va connaître son essor à partir de 1839, sous l'égide d'Emile de Girardin. Cette littérature sera beaucoup critiquée à cause de la place qu'elle occupe dans la presse. De fait, les sujets traités ne sont plus les salons de grandes demeures où l'on lit des récits interminables, traitant des sujets délicats, des émois de l'âme, mais la réalité dure et cruelle de la société où la vertu est remplacée par le vice, la délicatesse par la rudesse, le langage soutenu par l'argot et le suicide sentimental par le crime ignoble.

II.4. Le roman feuilleton

Afin d'accroître la réputation du roman feuilleton, Emile de Girardin réserve une partie du journal appelé *le rez-de-chaussée* à des écrivains qui enivrent les lecteurs de fictions basées sur des faits réels même si les personnages sont fictifs. Ces épisodes sont quotidiens et éveillent chez le lecteur la curiosité et l'envie de lire. Le

rôle de l'auteur sera d'écrire une action par jour afin de laisser le lecteur avide de nouveautés.

L'initiateur du roman feuilleton est Eugène Sue. Cet auteur s'est investi au service du peuple afin de décrire une réalité trop souvent ignorée. Malgré son niveau social, il a remplacé son habit de dandy par une blouse, des sabots et une casquette et s'est promené dans les ruelles sombres de Paris pour éclairer la dure réalité à une partie du peuple ignorant ce côté de Paris. Cette manière d'écrire fut très critiquée, mais Sue, Balzac et Dumas étaient convaincus que leur écriture était une porte qui allait s'ouvrir et mettre à jour tous les côtés péjoratifs de cette société. Certains esprits traditionnels ont critiqué haut et fort cette manière d'écrire. Ainsi, Sainte-Beuve, dans son roman *La littérature industrielle* pense que la littérature court au naufrage :

la grande masse de la littérature tout ce fond libre et flottant qu'on désigne un peu vaguement sous ce nom...à savoir une émulation effrénée des amours propres et un besoin pressant de vivre s'est de plus en plus démasqué.¹⁵

Cependant, dans son roman *les Mystères de Paris*, Eugène Sue se fait l'orateur du peuple et on n'ignore pas que grâce à lui, beaucoup de lois ont changé. Si ces textes étaient restés dans l'anonymat, rien n'aurait changé pour les misérables. La littérature dite de haute gamme est réservée à une catégorie sociale qui se moque de la situation critique du peuple.

Réveiller les consciences voilà l'objectif d'Eugène Sue et parfois bravant des diffamations, il a offert pendant un court instant un moment de rêve dans un cadre sinistre.

¹⁵ Sainte-Beuve, *La littérature industrielle*, Revue des deux mondes, 1839, p677

II.5. Eugène Sue, un écrivain repentant : du dandysme au socialisme

C'est son ami Goubaux, qui lui conseille d'écrire un roman qui sera inspiré du milieu populaire. À cette époque, être un bourgeois et vivre dans le grand monde était de mise. À l'idée de son ami, Eugène Sue répond : « Mon cher ami, je n'aime pas ce qui est sale et qui sent mauvais ». ¹⁶

Mais le succès du roman est tel que l'histoire sera publiée sous dix volumes et relancera *Le journal des débats* dont la vente commençait à régresser. À l'origine, cela ne devait être qu'un récit pour égayer les esprits et les longues journées du peuple et des bourgeois. Puis, petit à petit il devient un roman social qui s'intéresse à la condition de vie des défavorisés. Mais, malgré cela, l'écrivain de part sa naissance, s'excuse du monde misérable qu'il présente à sa classe sociale.

Pourtant, au cours d'une soirée son ami de Gauche, Félix Pyat, lui présente un ouvrier au verbe facile et éloquent, Fugère, qui meurt sous la barricade. Ce dernier est autodidacte et son discours va toucher profondément le dandy à la fin de la soirée, il déclarera : « je suis socialiste ».

Alors son roman qui était en cours d'écriture, va diverger pour s'intéresser davantage aux pauvres et ira jusqu'à proposer des lois réformatrices. Le 28 avril 1850, il sera élu député républicain socialiste à l'assemblée législative et cela augmentera son amour pour la vérité et la révolution sociale. Après l'ascension de Louis Napoléon Bonaparte, il s'enfuit et s'exile à Annecy et continuera à lutter sincèrement pour l'injustice sociale.

En écrivant, Eugène Sue a développé quelques notions qui se sont inspirées de principes fondamentaux. On ne peut étudier correctement ce roman, sans passer par l'origine du bien, du mal et de la justice, qui guident une société où les citoyens ont pour rôle de s'entraider.

¹⁶ <http://www.lesconferencesdemathilde.com/index.php/siecle-du-romantisme/eugene-sue>

L'écrivain a levé le rideau sur une scène, dont les acteurs étaient des ombres conduites par des dirigeants qui se mouvaient sans aucune conscience. Certains étaient acteurs, d'autres spectateurs, les sentiments étaient mis de côté et ces individus jouaient sur une scène où tout était décoré pour aveugler l'entourage. L'auteur *des Mystères de Paris* s'est appliqué à laisser le lecteur, à déduire par lui-même une moralité que l'existence s'est chargée de créer. Tout lecteur réalisera que la justice et le bien seront récompensés.

II.6. La société parisienne entre fiction et réalité

En effet, Sue est avant tout polygraphe. Il sait alterner dans son roman la narration haletante, la dissertation didactique. Le prophétisme. Cette polymodalité de l'écriture est au service d'un système d'idées qui se déploie dans l'œuvre au départ de plusieurs strates : l'idéologie des *Mystères* est en effet un curieux mélange de christianisme, de socialisme et de romantisme, le tout expliqué ou illustré sur un ton compatissant qui refuse la vision catastrophique du monde.¹⁷

Les Mystères de Paris n'est pas uniquement un roman social ; il va à l'encontre de plusieurs idéologies et écritures. C'est un roman où deux sociétés s'affrontent, où l'on passe de la misère à l'aisance, de l'argot au langage soutenu, des prisons et des cabarets à l'église.

La sociocritique est donc l'approche adéquate à notre étude car *Les Mystères de Paris* est un roman qui a tout rassemblé, étant donnée qu'à cette époque : les théoriciens, les philosophes, les historiens et bien d'autres ont pris conscience de la misère du peuple et de ce vice qui a souillé leurs âmes.

Donc nous tenons tout d'abord à définir la société en son sens large.

Du latin *societas* ou *socius* qui signifie compagnon, associé » groupement stable et organisé de personnes ou d'animaux de même espèce entretenant entre eux des relations réciproques. La société, qui préexiste aux individus et leurs survit, regroupe les énergies

¹⁷ À, Vaillant, JP, Bertrand, P, Régnier, *Histoire de la littérature française du XIXème siècle*, éd. PU Rennes, 2007, p346

pour réaliser, dans les meilleures conditions le projet implicite de chacun, qui est d'y vivre en sécurité et d'y trouver la satisfaction de ses besoins fondamentaux. Elle implique donc une coordination des efforts individuels, des règles et des lois, qui ordonnent les relations entre les personnes en leur assignant des fonctions, des rôles et des statuts. Un sociologue américain Talcot Parsons, écrit : « pour durer en tant que système, toute société dépend des ressources qu'elle reçoit grâce aux échanges avec les systèmes qui l'environnent.¹⁸

A travers cette citation, nous pouvons constater que la société regroupe les gens de différentes classes, de différentes idéologies, mais surtout de différents intérêts.

La société est devenue un objet d'étude pertinent dans le domaine philosophique, historique, mais surtout dans le domaine littéraire.

Selon Claude Duchet :

Effectuer une lecture sociocritique revient en quelque sorte à ouvrir l'œuvre du dedans à reconnaître ou à produire un espace conflictuel où le projet créateur se heurte à des résistances à l'épaisseur d'un déjà là, au contraire d'un déjà fait au code et model socioculturel, aux exigences de la demande sociale, aux dispositifs institutionnels.¹⁹

De ce fait, la sociocritique est une approche qui s'intéresse uniquement à l'univers social, présent dans le texte. Selon Duchet : « Elle vise le texte lui-même comme lieu où se joue et s'effectue une certaine socialité ».²⁰

Elle s'intéresse à analyser les marques sociales dans les productions littéraires. Son objectif est de démontrer que la création de l'auteur, c'est-à-dire le texte, s'inspire de la réalité sociale mais d'une manière artistique et esthétique.

¹⁸ Dictionnaire de psychologie, N. Sillamy, tome 2

¹⁹ Adama, Samake, *la sociocritique : enjeux théoriques et idéologiques*, éd. Publibook, 2013, p37

²⁰ Pierre, N'DA, *initiation aux méthodes de recherches, aux méthodes critiques d'analyses des textes et aux méthode de rédaction*, éd. Publibook, 2016, p 43.

Elle se différencie des autres approches par sa socialité qui consiste à étudier la présence de l'œuvre dans le monde social. Elle tente également d'analyser l'inconscient social et individuel du texte. Selon Claude Duchet :

« Pour une démarche sociocritique, il ne s'agit pas d'appliquer des normes et des étiquettes, mais d'interroger des pratiques romanesques en étant que productrices d'un espace social, que j'ai proposé d'appeler la société ». ²¹

Eugène Sue n'a pas manqué de s'inspirer de la société parisienne au XIX^{ème} siècle afin de l'introduire dans son roman. Il décrivait dans son œuvre les endroits les plus hideux et commence par la description d'un endroit qui afflige le lecteur dès sa première lecture :

Un tapis-franc, en argot de vol et de meurtre, signifie un estaminet ou un cabaret du plus bas étage.

Un repris de justice, qui, dans cette langue immonde, s'appelle un ogre, ou une femme de même dégradation, qui s'appelle une ogresse, tiennent ordinairement ces tavernes, hantées par le rebut de la population parisienne ; forçats libérés, escrocs, voleurs, assassins y abondent. ²²

D'ailleurs, il avertit dans sa première page le lecteur de ce qui l'attend en disant :

Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes ; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues ; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces cloaques impurs comme les reptiles dans les marais. ²³

Sue s'est également inspiré de tous les endroits réels de la ville de Paris afin de rendre son œuvre plus crédible. Ainsi, pour mieux décrire l'état lamentable de ces misérables, il est allé jusqu'à citer la prison, *La Force*, dans laquelle quelques protagonistes de sa genèse demeurent.

²¹ Adama, Samake, la sociocritique : *enjeux théoriques et idéologiques*, éd. publibook, 2013, p35

²² Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p08

²³ *Ibid.* P08

La Force, ancienne prison de Paris où les bandits, prostituées, assassins et toute sorte de criminels logeaient était un ancien hôtel particulier construit au XVI^e siècle, puis au XVIII^e siècle, elle fut rachetée par Louis XVI. Au début la prison était divisée en deux parties ; on installait les hommes dans La Grande-Force et les femmes dans La Petite-Force. Mais, comme *La Force* était un endroit horrible, on décida alors de diviser la prison en six parties, chaque délit avait son quartier.

Eugène Sue avait eu l'occasion d'aller visiter cet hôtel. Il l'évoqua même dans tout un chapitre, dont le titre est *La FOSSE-AUX-LIONS*, la plupart de ses personnages criminels qui y ont résidé, et qui se sont « instruits » les uns les autres pour devenir des hors-la-loi, plus performants en se rendant justice par eux-mêmes. Le doute réside dans ces lieux sinistres car ces êtres dépourvus de principes n'hésitent pas à se trahir entre eux.

Pour comprendre cette première impression d'horreur et d'épouvante dont nous parlons, que le lecteur nous suive dans la Fosse-aux-lions.

L'une des cours de la Force s'appelle ainsi.

Là sont ordinairement réunis les détenus les plus dangereux par leurs antécédents, par leur férocité ou par la gravité des accusations qui pèsent sur eux.

Néanmoins, on avait été obligé de leur adjoindre temporairement, par suite de travaux d'urgence entrepris dans un des bâtiments de la Force, plusieurs autres prisonniers. Ceux-ci, quoique également justiciables de la cour d'assises, étaient presque des gens de bien, comparés aux hôtes habituels de la Fosse-aux-lions. [...] Il faudrait posséder l'énergique et sombre pinceau de Salvator ou de Goya pour esquisser ces divers spécimens de laideur physique et morale, [...] ²⁴

Seul un peintre peut, d'après Eugène Sue, reproduire l'exactitude de ces lieux. Probablement, le sentiment d'horreur qu'inspire cet endroit ne peut être traduit en mots. Aussi, seul un pinceau saura-t-il reproduire l'exactitude de la sensation qu'inspire ces criminels et ces pénitenciers entassés les uns sur les autres. Les prisonniers vivent dans des conditions qui laissent à désirer et peut importe le degré de leurs punitions, on les a mélangé sans aucun scrupule et sans distinguer leurs délits : « Le ciel, sombre, gris et pluvieux, jetait un jour morne sur la scène que nous allons dépeindre. Elle se passait au milieu d'une cour, assez vaste quadrilatère

²⁴ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, pp, 1010-1011

formé par de hautes murailles blanches, percées çà et là de quelques fenêtres grillées ». ²⁵

L'écrivain dépeint la scène grisâtre afin d'accentuer le sentiment de désespoir que vivent les détenus. Les adjectifs qualificatifs « sombre » « gris » « pluvieux » semblent arrêter le temps, pour ces détenus dont l'espoir n'existe plus. Leur destin est morne sans aucune couleur joyeuse qui pourrait illuminer des jours ternes où plus rien n'a d'importance.

La liberté, symbole de l'espérance n'a plus de sens pour ces individus. La société a fait d'eux des bêtes de sommes conditionnées qui réagissent simplement lorsque leur instinct pernicieux est éveillé.

Un phrénologue aurait attentivement observé ces figures hâves et tannées, aux fronts aplatis ou écrasés, aux regards cruels ou insidieux, à la bouche méchante ou stupide, à la nuque énorme ; presque toutes offraient d'effrayantes ressemblances bestiales.

Sur les traits rusés de celui-là, on retrouvait la perfide subtilité du renard ; chez celui-ci, la rapacité sanguinaire de l'oiseau de proie ; chez cet autre, la férocité du tigre ; ailleurs enfin, l'animale stupidité de la brute.

La marche circulaire de cette bande d'êtres silencieux, aux regards hardis et haineux, au rire insolent et cynique, se pressant les uns contre les autres, au fond de cette cour, espèce de puits carré, avait quelque chose d'étrangement sinistre...

On frémissait en songeant que cette horde féroce serait, dans un temps donné, de nouveau lâchée parmi ce monde auquel elle avait déclaré une guerre implacable.

Que de vengeances sanguinaires, que de projets meurtriers couvent toujours sous ces apparences de perversité railleuse et effrontée !!! ²⁶

Quant aux lois établies par la société française au XIX^{ème} siècle, elles étaient sévères et cruelles aux yeux du peuple de bas étage. On subissait le travail de force, l'échafaud ou pire encore la condamnation. Car, seule l'extinction de cette espèce d'individus était le mot d'ordre. Le sang reste l'objectif de leurs vies, le faire couler leur procure un plaisir indescriptible. Ils ont éliminé toute convention pour se parer d'une armure sanguinaire et détruisent non pas par devoir, mais par plaisir.

Les classes des pauvres étaient toujours le bouc émissaire de ce genre de punition. On entendait souvent parler à cette époque qu'un simple ouvrier avait été

²⁵ *Ibid.*, p, 1011

²⁶ *Ibid.* p, 1011

la cause d'un infanticide ou une femme de chambre avait volé un objet précieux, ou pire encore un repris de justice avait tué une famille. Comme le cite Eugène Sue dans son livre, tout ces crimes sont dus à l'environnement dans lequel naissent et grandissent ces créatures :

Et si nous avons eu le triste courage de faire, ce récit, c'est qu'il faut bien qu'on sache que, si hideux qu'il soit, il est encore mille fois au-dessous d'innombrables réalités.

Oui, l'ignorance et la misère conduisent souvent les classes pauvres à ces effrayantes dégradations humaines et sociales.

Oui, il est une foule de tanières où enfants et adultes, filles et garçons, légitimes ou bâtards, gisant pêle-mêle sur la même paillasse comme des bêtes dans la même litière, ont continuellement sous les yeux d'abominables exemples d'ivresse, de violences, de débauches et de meurtres.

Oui, et trop fréquemment encore, l'inceste vient ajouter une horreur de plus à ces horreurs.²⁷

La société ignore ces êtres qui ont perdu tous principes, s'ils n'en n'ont jamais possédés. Car de père en fils, ils se sont inculqués des lois limitées par leur seule compréhension. Cette compréhension même ne dépendait que de leurs environnements. Ils pensent voir juste parce qu'ils ne connaissent que ce genre de réalité. Cette manière d'agir et de penser semble arranger la soi-disant justice, vu qu'ainsi, elle peut les pénaliser en criant haut et fort à l'infraction et peut les punir en ayant la conscience tranquille. Alors que d'autres, -les gens aisés- ayant appris les bonnes manières ainsi qu'une élocution raffinée, passent quasiment inaperçus et pardonnables aux yeux de tous, puisque naturellement leurs intentions étaient bonnes aux yeux d'une justice prétendue équitable.

²⁷Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989. p, 259

Chapitre II :

La dimension discursive du « Bien » et du

**« Mal » : Un dilemme crée par l'homme
dans *Les Mystères de Paris***

I. Le Paris du XIX^e siècle comme symbole du bien et du mal

Le cycle de la vie n'est jamais absolu. Il est souvent comparé au yin&yang, le noir et le blanc, c'est la combinaison de ces deux qui fait le tout. Dans la vie, deux aspects totalement contradictoires le représentent, le bien et le mal : le bien représentant la partie blanche tandis que le mal la partie noire. Leur fusion représente la loi de la nature et c'est ce qu'on appelle le revers de la médaille.

Le « bien » et « le mal », ont été à l'origine de la création du paradis et de l'enfer. Cette idée était présente depuis le début de l'existence et le mal s'avère ainsi une tentation inévitable. Chaque être humain possède au fond de lui un démon qu'il ne peut fuir. Le seul moyen de l'éviter c'est de le dompter et de le prévenir ; ses actions maléfiques auront un châtement et ses bonnes actions une récompense.

Le bien peut être récompensé par la fatalité qui fait renaître des cendres un nouvel espoir offrant de nouvelles retrouvailles. Tandis que le mal peut être puni par la privation, par des années de souffrances, et cela ne peut être réparé que par l'action du bien. Ce concept-remède à tous les maux que peut causer le mal, le bien est l'antidote du mal.

Si l'homme n'existait pas, le bien et le mal n'existeraient pas. Du moins, ces deux notions ne seraient pas définies comme telles. Dans des contrées plus primitives où les lois ont des valeurs différentes et où l'instinct prévaut sur les sentiments et les actes. Le bien et le mal sont synonymes de survie. On tue, on s'approprie des biens, uniquement dans le but de rester en vie. Il s'agit d'une autre façon de définir ces deux termes, et de leur donner un sens. On peut donc parler de bien et de mal de manière subjective, à partir du moment où ces deux termes changent d'ampleur lorsqu'il change d'époque et de continent.

L'intérêt permet de donner un sens aux mots « bien » et « mal » dans toute société qu'elle soit primitive ou civilisée ; l'homme le définira selon son choix. Ainsi, lorsqu'on déclare une guerre pour s'approprier les biens d'autrui ou pour

s'approprier des terres, l'on proclame aux yeux du monde que c'est simplement pour le bien-être du peuple vivant dans ces pays. Mais, dès que ces mêmes hommes, femmes et enfants sont tués dans des attentats dans des pays où la guerre n'existe pas, on crie au mal et à la terreur.

Ces deux notions restent simplement des mots, auxquels chaque société donne un sens et l'applique selon ses propres intérêts. Le profit a fait de l'homme un être vivant suivant ces deux aspects, et peu sont ceux qui se détachent de l'avantage qu'ils peuvent en tirer. Ainsi Jean Jacques rousseau disait : « Je vis partout, le développement de son grand principe que la nature a fait l'homme heureux et bon, mais la société le déprave et le rend misérable »²⁸.

Qu'est ce que la nature, sinon l'environnement dans lequel l'être humain évolue, l'incitant ainsi à tirer un avantage chaque jour de son existence.

I.1. Balade dans un Paris Obscur

Dans son roman, Sue nous promène dans un Paris loin des fastes et des lumières. Il nous présente des ruelles, des personnages qui bien que fictifs nous entraînent vers la réalité poignante de la misère et de l'injustice. Cet univers immonde sans loi a été construit par un peuple qui a créé un monde propre à lui, et a instauré des règles primitives où la survie reste une condition essentielle.

Le sang est l'emblème de leurs existences. Ils ont inventé un langage qui les écarte du monde naturel de l'homme et qui n'est compris que par eux. L'ironie de leur discours est emprunt de souffrance et de mépris pour la vie qui leur est offerte

²⁸ Jean-Jacques, Rousseau, <http://www.histoire-en-citations.fr/citations/rousseau-la-nature-a-fait-l-homme-heureux-et-bon-mais>

«Chouriner »²⁹, « goualer »³⁰, « sorbonné»³¹, « tu dévides les jars »³², « grincher »³³, « le boulanger qui met les âmes au four »³⁴, « le meg des megs »³⁵, etc.

Ce langage fait d'eux des êtres à part, qui ne se soucient nullement de s'intégrer dans un monde qui ne leur ressemble pas. Ils ont construit une forteresse autour d'eux et se sont cloîtrés à l'intérieur. Ils ont tracé des limites avec des mots, des actes, des passés et des destins et ne pensent guère à briser ce rempart.

C'est ainsi que deux personnages, qui par leurs passés malheureux vont voir leurs existences bouleversées sans le vouloir. Deux êtres, deux naissances différentes, deux destins différents, dont ils sont les victimes et non les maîtres.

Cette nuit-là, donc, le vent s'engouffrait violemment dans les espèces de ruelles de ce lugubre quartier ; la lueur blafarde, vacillante, des réverbères agités par la brise, se reflétait dans le ruisseau d'eau noirâtre qui coulait au milieu des pavés fangeux.

Les maisons, couleur de boue, étaient percées de quelques rares fenêtres aux châssis vermoulus et presque sans carreaux. De noires, d'infectes allées conduisaient à des escaliers plus noirs, d'infectes allées conduisaient à des escaliers plus noirs, plus infectes encore, et si perpendiculaires, que l'on pouvait à peine les gravir à l'aide d'une corde à puits fixée aux murailles humides par des crampons de fer..³⁶

L'époque est déterminée par l'adverbe de lieu « là » nous pouvons constater que de nombreux événements vont transformer leur destins.

La description dégradante du lieu « ruisseau d'eau noirâtre » « au milieu des pavés fangeux », les adjectifs qualificatifs dépréciatif « noirâtre » et « fangeux » démontrent de la souillure dans laquelle évolue les ; personnes vivantes dans ces quartiers malfamés. Le mouvement du ruisseau emporte avec lui, les actes abjects

²⁹ Donner des coups de couteau

³⁰ Chanter

³¹ Intelligent

³² Tu parles l'argot

³³ Voler

³⁴ Le diable

³⁵ Le Dieu

³⁶ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, pp, 32-33.

des personnes vivants dans ces endroits. Les adjectifs intensifient l'impression de pauvreté que le décor morbide nous est offert. Le lecteur est invité sur les lieux afin d'observer comme un témoin invisible, et sa présence est tellement évidente qu'il voit et sent les odeurs que l'auteur nous invite à découvrir « noirâtre » cet adjectif précise la provenance de ce ruisseau qui, au milieu des pavés n'offre rien d'harmonieux. Cette ruelle sinistre nous entraîne d'emblée vers le lieu où règne la misère, la souffrance et l'ironie du sort, ajouté à ce décor sordide « des odeurs infectes » parachèvent la sensation de désolation que ce lieu nous révèle.

« La pluie qui coule abondante » semble laver les rues et les murs de ces endroits afin d'effacer des scènes qu'auraient vécu ces lieux. La pluie est une eau bénite provenant du ciel et sa pureté est en contradiction avec les pavés qui ont été avilis par des hommes malsains.

D'entrée en scène, les personnages nous informent de la manière de vivre de ces individus, se relayant tour à tour pour former un cercle de spectres détenant les rênes les uns des autres *La Goualeuse* personnage angélique de seize ans entre en scène lors d'une rixe avec *le Chourineur*. On se rend compte d'emblée que sa place fait défaut au décor. Les termes qui la décrivent comme une lumière rayonnante, qui illumine ce lieu sinistre et obscur « son front pur » « une blancheur virginal » nous indique qu'elle est en contradiction avec un mode de vie qui est le sien. Tout en elle inspire la pureté et l'innocence et on sent que seule la fatalité l'a poussée à cette extrémité qu'est son métier.

Les termes « Irrésistible » ou « voix douce » sont des mots appropriés à une enfant vivant dans un milieu ecclésiastiques. Le surnom qu'on lui donne *Fleur de Marie* renchérit la sensation de candeur que représente cette jeune fille.

En outre, la « Fleur » est le symbole de la délicatesse et la beauté de cette création qui éclot au printemps et se fane ou meurt lorsque le froid fait son apparition. Et pour couronner le tout, le surnom *Marie* nous fait penser à cette Sainte qui a mis au monde un prophète tout en gardant sa dignité et son honneur.

Cette image de la perfection physique compense l'imperfection de la vie de la goualeuse et semble inciter le lecteur à pardonner la laideur de son passé.

Contrairement à cette image de pureté le *Chourineur*, a une apparence qui résume aisément son existence. Son nom reflète le métier qu'il exerce et ce métier qui va définir son destin. Cependant lorsqu'il se présente devant *Rodolphe*, c'est ironiquement qu'il aborde le sujet de sa naissance : « Mais c'est égal ils m'ont joué une vilaine farce en me mettant au monde [...] je ne m'en plaindrais pas »³⁷

L'expression imagée de cette phrase démontre le peu de rancune que cet homme porte à ses parents. Il se résigne à son existence sans aucune plainte de l'origine de son sort.

Sa tenue vestimentaire vient compléter son apparence misérable :

Le Chourineur porte une mauvaise blouse bleue, un pantalon de gros velours primitivement vert, et dont on ne peut distinguer la couleur sous l'épaisse couche de boue qui le couvre.³⁸

Le vocabulaire choisi montre que la vie de bohème du chourineur fut difficile et brutale, mais qu'il ne s'en soucie guère.

Ces deux personnages nous sont présentés au début du livre et l'origine de leur naissance a malheureusement eu un impact néfaste sur leur destin. Car le milieu où ils ont évolué et les personnages qui les ont entourés sont responsables de leur destinés. À ce propos Frédéric Engel Affirme :

Qu'il n'y a aucune différence entre humains à la naissance [...], c'est uniquement la société qui les transforme, et donc le résultat c'est qu'on serait tous pareils, messieurs dames, si jamais on avait exactement vécu dans la même société³⁹

³⁷ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p62

³⁸ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p40

³⁹ MarcR. *Inné et acquis, quels pourcentages ?* <http://www.guichetdusavoir.org/viewtopic.php?f=2&t=48727>

Cette citation résume le comportement de deux être victimes de l'égoïsme parentale qui ont eu le courage ou la lâcheté d'abandonner des innocents et d'en faire des dépravés, car la société est une jungle où le plus fort domine le plus faible.

I.2. Les rebus d'une société impartiale

Le mal semble faire partie des gênes de certaines personnes, il n'est plus acquis mais inné alors il se dirige de leur propre gré vers ce dernier. Le vice fait partie de leurs gênes. *Le Maître d'école, la Chouette et la Famille Martial* ne peuvent envisager un autre destin. Ils ont tous les atouts pour faire du monde criminel leur propre monde et ils évoluent sans aucune pudeur dans ce cercle vicieux. Leur apparence physique odieuse résume un caractère et un comportement plus odieux encore. L'un s'étant défiguré volontairement pour ne pas être reconnu des services de police et l'autre ressemblant à un oiseau de malheur. Ces deux personnages sont l'image même du vice et de la terreur. Rien ne leur échappe :

Le Maître d'école n'avait guère plus de cinq pied deux ou trois pouces sa tête, démesurément grosse, était enfoncée entre ses deux épaules larges, flottants de sa blouse de toile écrue, élevées, puissantes, charnues, qui se dessinaient même sous les plis flottants de sa blouse de toile écrue ; il avait les bras longs, musculeux ; les mains courtes, grosses et velues jusqu'à l'extrémité des doigts ; [...]

Quant à l'expression de férocité qui éclatait sur ce masque affreux, quant à ce regard inquiet, mobile, ardent comme celui d'une bête sauvage, il faut renoncer à le peindre.⁴⁰

La laideur de ce personnage rappelle les hommes primitifs qui n'agissaient que par instinct et qui détruisaient tout sur leur passage sans émotion. D'ailleurs Lombroso a démontré dans une étude que les criminels avaient une apparence physique non conforme à la norme des personnages normaux, leurs crânes étaient

⁴⁰ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p70

démesurés et leurs visages avaient des traits qui prévenaient leur comportement à venir :

[...]La femme qui accompagnait le Maître d'école était vieille, assez proprement vêtue d'une robe brune, d'un tartan à carreaux rouges et noirs, et d'un bonnet blanc.

Rodolphe la voyait de profil ; son œil vert et rond, son nez crochu, ses lèvres minces, son menton saillant, sa physionomie à la fois méchante et rusée, lui rappelèrent la Chouette.⁴¹

Cet homme et cette femme se sont choisis mutuellement, car ils ont en commun des traits physiques et moraux et ont décidé de faire régner la terreur autour d'eux. Leur nature diabolique est à leur image, propageant la douleur, la souffrance

En sortant de prison, la Goualeuse est tombée sous ma griffe ; mais la petite gueuse s'est sauvée pendant qu'il y avait encore de quoi s'amuser sur sa peau.[...]

[...]Quand je t'ai rencontré, mon homme, continua la Chouette, j'étais en train d'abîmer un chat... Eh bien ! À cette heure, c'est toi qui seras mon chat, mon chien, mon oiseau, ma Pégriotte ; tu seras... ma *bête de souffrance* enfin... Comprends-tu, mon homme ? Au lieu d'un oiseau ou d'un enfant à tourmenter, comme qui dirait un loup ou un tigre, c'est ça qui est un peu chenu, hein ?⁴²

La Chouette avoue son penchant pour le cannibalisme. La haine peut atteindre un tel degré qu'elle efface toute réaction humaine. Le plaisir qu'elle prend à faire souffrir ses victimes toutes innocentes, ne pouvant riposter dénotent d'un instinct démoniaque. En prononçant ses paroles *la Chouette* se délecte. Les points de suspensions qui séparent les expressions en prononçant ses actes écœurants et outrageant témoignent de l'harmonie de ses actes et de ses paroles « enfant » « aveugle » « oiseau » « chat » « chien » tout être qui respire et qui ne peut se défendre devient un souffre –douleur. Son objectif est d'enlever toute dignité à ces victimes. Une vengeance, provenant certainement de son visage estropié semble expliquer son comportement ignoble. Les sentiments humains qui sont le propre de

⁴¹Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p70

⁴² Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, pp 313-314

l'homme l'ont abandonné pour laisser place à un monstre qui se venge de ces créatures innocentes.

Certains penseurs se sont penchés sur ces comportements inhumains. Nietzsche pense que l'on ne peut parler d'injustice puisque la vie est elle-même injuste.

Parler de justice et d'injustice en soi n'a point de sens une infraction, une violation, un dépouillement, une distinction en soi, ne pouvant être évidemment quelque chose d'injuste, attendu que la vie procède essentiellement, c'est-à-dire dans ses fonctions élémentaires, par infraction, violation, dépouillement, destruction et qu'on ne saurait l'imaginer procédant autrement⁴³

Cette citation de Nietzsche reflète le comportement malhonnête de ces personnages choisis par Eugène Sue afin de démontrer le degré atteint par le mal. Ces êtres vivent dans le cercle du crime et ne désire même pas en sortir. D'ailleurs, leur univers se base sur des règles qui régissent leur vie immorale. *Tortillard*, l'enfant de seize ans n'a eu d'autre entourage que ces gens là. Nous pouvons donc déduire facilement que ce sera un candidat très bien formé pour cette existence.

Cependant l'auteur semble faire un procès à une société qui a une grande part de responsabilité de ces comportements, car au lieu de prévenir le mal, elle le punit sans chercher à connaître les raisons « la société songe à punir, jamais à prévenir le mal »⁴⁴.

Le crime est un acte abominable aussi faut-il que les criminels prennent conscience de l'abomination de leurs actes. *Le Maître d'école*, *La Chouette* et *les Martiales* semblent au contraire fières de ce dont ils vivent et semblent trouver cela très naturel et profitable.

⁴³ Friedrich, Nietzsche, *Généalogie de la morale*, trad. Henri Albert, <http://gallica.bnf.fr>

⁴⁴ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p702.

Dans une étude Nietzsche confirmait :

un criminel dont le crime a été découvert ne souffre pas de son crime, mais soit de la honte et du dépit que lui cause une bêtise qu'il a faite, soit de la privation de l'élément qui lui est habituel et il lui faut être d'une rare subtilité pour savoir discerner dans ce cas tout ceux qui ont eu souvent affaire dans les prisons et les maisons de correction s'étonnent combien rarement il s'y rencontrent des remords sans équivoques : mais d'autant plus souvent le mal eu pays après l'ancien crime, le crime mauvais et adoré .⁴⁵

En effet, la société ne se souciant que d'apparats, oublie d'instruire ses citoyens et de leur apprendre les valeurs fondamentales qui permettent de construire un monde solide. Le bien et le mal, sont deux notions opposées et régissent la conduite des individus qui représentent notre société. Corriger les anomalies qui sont ancrées dans l'homme, voilà une tâche qui n'est pas aisée. La société a tendance à faire taire les erreurs commises par une certaine couche sociale et à pénaliser l'autre.

Si Nietzsche pense que le crime coule dans le sang des criminels et qui ne peuvent se passer de cette vie, c'est parce qu'on les a cantonnés dans une existence où le vice est devenu l'air qu'ils respirent.

On ne peut espérer changer ces personnes s'ils n'ont pas conscience que, seul la morale va permettre à la société de rétablir des règles où régnera une justice équitable pour les victimes innocentes et équitable pour les criminels qui n'ont pas assimilé que tout être a des droits et des devoirs, le premier droit est la vie.

Les criminels vivent sans sentiments, ils évoluent dans la société et s'approprient le bien des personnes ainsi que la vie de ces dernières et cela ne leur pèse aucunement sur la conscience. Pour mieux décrire ces comportements immoraux, Sue a décrit *le Maître d'école* avec un physique équivalent à son comportement, cet

⁴⁵ Friedrich, Nietzsche, *Aurore, Misère du criminel*, éd Mercure de France, trad, Henri Albert, 1901

individu abject n'hésite pas à propager la souffrance autour de lui, hélas, il prend un malin plaisir à voir les gens, même ceux qui lui sont proches malheureux.

J'ai emporté ton enfant parce que tu l'aimes, et que c'est un moyen de te forcer de m'envoyer de l'argent, dont il profitera ou ne profitera pas... ça me regarde. Qu'il vive ou qu'il meure, peu t'importe ; mais s'il vit, il sera entre bonnes mains ; tu boiras la honte du fils comme tu as bu la honte du père.⁴⁶

Ce genre d'individu ignore ce que le bien peut avoir d'avantageux. « J'ai emporté ton enfant parce que tu l'aimes, ». Cette expression démontre que cette personne dépourvue de sentiments n'a d'autres objectifs que d'empêcher la propagation de l'amour et seul la haine le guide. Cet amour de la mère envers son fils qui est aussi celui du *Maitre d'école* est contraire à sa nature vicieuse. Il a rejeté une femme pieuse avec une existence tranquille pour rejoindre *La Chouette* et son existence tourmentée.

Son côté destructeur le pousse vers ce qu'il peut avoir de plus odieux. Il décide d'imposer la honte à cette femme dévouée en lui enlevant ce qu'elle a de plus précieux, « j'ai emporté [...] tu l'aime ». Cette phrase sonne tel un glas pour cette mère qui a tout perdu « tu boiras [...] père » ; ces paroles semblent provenir d'un livre Saint comme une destinée indélébile. Il n'éprouve aucun remord à faire souffrir sa propre chair, seul sa nature perverse guide ces instinct abominables.

II. Le glaive et le bandeau : l'écriture de la justice dans le roman

Dans cette œuvre la justice est représentée par le personnage *Rodolphe* reflétant la vertu à l'état pur. Ayant commis lui-même une grave faute, il essaye de se repentir en dépensant le bien tout autour de lui. Mais avant d'aborder le sujet de

⁴⁶ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p118

justice parlons d'abord de la morale à travers le personnage de *Fleur de Marie*, la fille de *Rodolphe*. Ce dernier qui remet les éléments tels qu'il devrait être à l'origine, en lui donnant l'existence qui devait être la sienne.

II.1. La morale et « *Fleur de Marie* »

La religion est pour certains auteurs la roue de secours qui permet de laver toutes erreurs commises dans le passé. Pour pardonner ou se faire pardonner nous avons tendance à nous tourner vers les lois divines qui vont nous permettre d'adoucir l'ampleur de ses fautes et de là, créer des lois morales qui régiront le court de notre existence le plus agréablement possible.

Pour mieux définir le terme moral nous nous arrêterons sur deux aspects : Premièrement, les lois morales venant de la nature et étant en rapport avec la religion ou la raison et qu'on ne peut ni transformer, ni éliminer.

Deuxièmement, les valeurs morales qui sont instaurées par l'homme et qui sont en rapport avec la société où l'on évolue.

La morale permet à chaque citoyen d'évoluer en toute quiétude dans une société où les lois ont été établies à son image, sans causer aucune gêne. Ainsi, la vertu et le bien auront le dessus sur le vice et le mal afin de ne causer de tort à personne.

Le présent est un tremplin entre le passé et le futur. Ces trois moments sont étroitement liés et vont influencer le comportement physique et surtout moral de l'être humain. Dès que *Fleur de Marie* prend conscience de ces fautes, elle plonge dans un profond remord. De nouvelles pensées font leur apparition lorsqu'elle ouvre la porte du bonheur une douleur intense survient face à son vécu :

[...] Hélas voilà ce que je n'osais vous avouer... Oui, quelquefois je suis assez ingrate pour méconnaître les bontés dont on me comble, pour me dire : « Si l'on ne m'eût pas

arrachée à l'infamie, eh bien ! La misère, les coups m'eussent tuée bien vite ; au moins je serais morte dans l'ignorance d'une pureté que je regretterai toujours. »⁴⁷

La jeune fille fait son auto-procès et souhaite ne jamais avoir connue le bonheur. La contradiction des termes « bien », « mal » et « funeste » aura raison d'elle et la conduira vers le monde de l'au-delà, où « pureté » et « innocence » vont construire un rempart entre son corps dégradé et son âme pure. Ce dilemme est un combat moral qui l'empêche de connaître le bonheur, car, en général, on juge l'homme sur son apparence et non pas sur ce qu'il ressent.

À ce propos, Nietzsche déclarait :

Les mœurs représentent l'expérience acquise par l'humanité antérieure sur ce qu'elle estimait utile ou nuisible, - mais le sentiment des mœurs (moralité) ne se rapporte pas à cette expérience en tant que telle, mais à l'antiquité, la sainteté et l'indiscutabilité des mœurs. Ainsi ce sentiment s'oppose à ce que l'on fasse de nouvelles expériences et corrige les mœurs : c'est-à-dire que la moralité s'oppose à la naissance de mœurs nouvelles et meilleures : elle abêtit.⁴⁸

En effet, des principes bien fondés sont ancrés dans une société qui crie haut et fort les vertus de la morale dont les lois sont à l'image de personnages qui ont décidé que telle chose est bien et telle autre est mal. Cette idéologie évolue à travers les temps et les pays. Mais, il est certain qu'on ne devrait juger les personnes sans connaître le fondement des actes commis.

Dans son roman, Eugène Sue expose des scènes qui ont déclenché une polémique et ont entraîné une censure ecclésiastique. Le suicide contraire à la morale religieuse est enjolivé jusqu'à devenir un acte de bravoure. Lorsque *Le Marquis D'Harville* décide de mettre fin à ses jours : « ...Que dois-je faire pour elle

⁴⁷ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p319

⁴⁸ Friedrich, Nietzsche, *Aurore*, p81

maintenant ? La délivrer des liens odieux que mon égoïsme lui a imposés. Ma mort seule peut briser ces liens...il faut donc que je me tue... »⁴⁹

D'ailleurs, Honoré de Balzac disait dans son roman *Le médecin de campagne* : « le suicide me parut être la dernière crise d'une maladie morale »⁵⁰.

Les lois existantes à cette époque étaient tellement rigides que la libération d'un couple se faisait par la mort.

« Délivrer », « mort » et « tue », semblent être l'issue de secours qui permettrait à cette femme et à cet homme de ne plus vivre dans la souffrance. La mort est une délivrance, et lorsqu'elle ne vient pas seule, on l'interpelle en la provoquant. Chaque réflexion est séparée par des points de suspensions qui démontrent que chaque pensée est minutieusement réfléchie. Comme le divorce n'existait pas, la mort était la seule échappatoire.

II.2. Du palais de justice à Notre Dame de Paris : de la justice terrestre à la justice céleste

L'éthique est un ensemble de principes moraux qui sont à la base de conduite d'individus. Les comportements humains dépendent d'une motivation de préférence positive, et permettra d'évoluer dans un sens favorable pour tous afin que la société vive le plus correctement possible dans le meilleur des mondes. Cette notion est déterminable dans le temps et dans l'espace, comme le cite Pierre Reverdy dans *Le livre de mon bord* : « l'éthique, c'est l'esthétique du dedans »⁵¹.

⁴⁹ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p605

⁵⁰ Honoré de Balzac, *le médecin de campagne*, éd. Rencontre, Lausanne, 1986, p 400

⁵¹ Pierre, Reverdy, *Le livre de mon bord*, 1930-1936,

http://dicocitations.lemonde.fr/reference_citation/14073/Le_Livre_de_mon_bord_notes_1930_1936_.php

Après avoir définie ces trois notions, nous pouvons mieux comprendre l'importance de la justice dans ce roman. Dès les premières pages du livre, l'écrivain nous entraîne dans un lieu caractérisé par une signification double: « Qui s'étend du palais de justice jusqu'à notre dame »⁵². De ce fait, l'une sera terrestre : « Palais de Justice », et l'autre céleste : « Notre Dame ». Tout individu vivant sur terre et ayant commis un méfait devra rendre compte de ses faits et gestes, que cela soit sur terre où dans l'au-delà. Mais les deux personnages qui sont présentés au début de ce livre, sont passés par la justice terrestre.

Afin de vivre paisiblement dans un monde parfait, il faut respecter ce dernier et cela ne peut se faire qu'avec des actes qui ne nuisent à personne. Chaque individu doit se comporter de manière à aider son prochain à vivre correctement.

Le notaire *Jacques Ferrand* cité dans cette œuvre était un homme sans vertu. Il n'hésitait pas à soutirer l'argent et à corrompre les personnes qui travaillaient pour lui :

Plus Jacques Ferrand se perfectionnait dans le crime, plus il tenait aux marques de confiance *sonnantes et trébuchantes* qu'on lui accordait... regardant toujours aussi sa dernière fourberie comme son chef-d'œuvre [...] Jacques Ferrand mettait pour enjeux son hypocrisie, sa ruse, son audace, sa tête...et il jouait sur le velours comme on dit [...]⁵³

L'image qui se dégage de ces propos est une sorte de balance sur laquelle on a posé ; sur un plateau une justice morale et sur l'autre le comportement immoral : « son hypocrisie, sa ruse son audace » et à l'opposé « la fortune », « l'argent », « la renommée », sur l'autre plateau. Il n'a pas hésité à se débarrasser de ses valeurs éthiques pour développer le côté bestial, qui réside en lui.

Il n'hésite pas à tirer gain de tout ce qu'il l'entoure : « perdre, pour lui ce n'était pas gagner ». L'opposition des deux verbes accentue l'image que veut nous donner

⁵² Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p32

⁵³ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p531

l'auteur pour son amour du gain : « sa dernière fourberie comme un chef-d'œuvre ». Sa fausseté est comparé à un joyau crée de ses propres mains. Tant elle atteint le degré le plus performant de malhonnêteté, il porte le vêtement de la sournoiserie et ce dernier lui sied tel un habit neuf.

II.3. La grandeur de la destinée dans le texte d'Eugène Sue

La providence est une finalité qui trouve son origine dans la conception de l'homme. Elle dirige les actes de la vie et permet d'aboutir à une fin qui n'est sinon destinée du moins prédestinée.

Chaque pays et chaque époque donnent à ce terme une définition suivant les conventions d'une société construite par les opportunistes, et assimile cette définition selon leurs intérêts sociaux.

Plusieurs théoriciens ont essayé de définir ce mot et ont abouti au fait que ce terme empêche l'homme d'avoir des actes délibérés, car tout est dirigé par une force spirituelle et que l'aboutissement de tout comportement est inexorablement la mort.

Simplement, la société française avait son idée sur cette notion. Elle parlait de providence positive pour les uns et de providence négative pour les autres, afin de punir sans remords les infortunés et de préserver les personnes aisées.

La France à cette époque, c'était Paris, lieu où tout destin se jouait et était jugé bon ou mauvais : les comportements, les idées, tout avait un lien avec la capitale pour ensuite se rabattre vers les provinces. D'ailleurs, à ce propos, Rivarol disait : « C'est à Paris que la providence est plus grande qu'ailleurs »⁵⁴.

En effet, révolution, mode, langage tout provenait de cette ville, et même si celui-ci était négatif, il se transformerait en acte de bravoure et d'évolution.

⁵⁴ Rivarol, <http://evene.lefigaro.fr/citation/paris-providence-grande-ailleurs-65983.php>

Même l'église suivait le courant de l'état et appuyait des décisions provenant de celle-ci. Elle calquait en parallèle des textes religieux au bon gré du gouvernement parfois insolite.

Tout acte commis par une personne aisée était justifiable à l'encontre de l'autre monde. Aussi, lorsque *le Marquis D'Harville* décide de mettre fin à ses jours, l'église n'hésite pas à lui offrir un service funèbre religieux pour le repos de son âme. Son geste est décrit comme étant romantique car il a été commis à la suite d'une peine de cœur. Si ce même geste avait été commis par des personnes de conditions sociales déplorables, leur fin aurait été une fosse inconnue ou un lit d'hôpital afin que leurs corps servent d'expérience à l'évolution de la médecine, et sera qualifié de lâcheté.

À l'encontre, des *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, nous avons constaté après étude que les classes sociales défavorisées étaient plus enclin au suicide à cause de leurs conditions de vie misérables. Etant oubliés de tous, ils vivaient dans l'isolement et leur avenir incertain les poussait souvent à mettre fin à leurs jours. Sue, issu du grand monde a décrit le suicide du *Marquis* comme étant un acte romantique, afin que le lecteur conserve une image agréable de lui.

La mort ne rôde pas simplement autour du *Marquis* elle a emporté avec lui d'autres personnages. *Le Chourineur* sauve *Rodolphe* d'une mort inévitable par des bandits sanguinaires :

Oui... Hier j'ai envoyé un commissionnaire à son hôtel... n'osant pas y aller moi-même... il me l'avait défendu... On a dit que le prince partait ce matin, à onze heures... par la barrière de Charenton. Aussi une fois que nous allons être arrivés à Paris... je me posterai là... pour tâcher de le voir ; ça sera la dernière fois !... la dernière !...⁵⁵

⁵⁵ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p1233

Sa dévotion l'a conduit à la mort. Cette tirade, « la dernière », dite avec émotion prouve l'amour d'un homme pour son maître. Le lieu et l'heure, « Barrière de Charenton » et « Onze heures », ont un rapport direct avec sa dernière heure.

En effet, lui-même le clame de sa bouche : « la dernière fois !...la dernière ». Sa vie s'arrête lorsque le prince sauveur quitte Paris et qu'il cesse d'être son protecteur. La providence conduit ce pauvre homme à saluer son sauveur et cet acte sera une raison pour terminer sa vie.

Le bonheur ne peut exister que si l'on possède une âme pure, *Fleur de Marie* en écoutant la comtesse :

La fille, âgée de seize ans à peine, livrée à elle-même, quitta le pays pour suivre à Vienne un séducteur, qui la délaissa bientôt. Ainsi que cela arrive toujours, ce premier pas dans le sentier du vice conduisit cette malheureuse à un abîme d'infamie ; en peu de temps elle devint, comme tant d'autres misérables, l'opprobre de son sexe...

Fleur-de-Marie baissa les yeux, rougit et ne put cacher un léger tressaillement qui n'échappa pas à sa dame d'honneur.

[...] je l'ai choquée sans doute, en attirant son attention sur une existence si flétrie ; [...] ⁵⁶

Fleur de Marie, en écoutant la comtesse ne peut que ressentir de la honte en se reconnaissant dans cette jeune fille de seize ans qui s'est perdue puis a choisi de se repentir au couvent, « existence si flétrie » antonyme de fleurie qui démontre que l'existence n'est que le résultat de ce que l'on sème.

La jeune fille compromise et qualifiée d'« Infortunée », voit croître le sentiment de répulsion qui naît en elle. Par ailleurs, le verbe « Repentir », nous indique la décision qui paraît être indiscutable pour *Fleur de Marie*.

⁵⁶ Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p1270

II.4. L'écriture de la fatalité dans *Les mystères de Paris*

La fatalité, ce mot sonnait telle une sentence dans la vie d'une personne, est le résultat du bien ou du mal. Ce concept est toujours synonyme de destin qui échappe à la volonté humaine, et doit être accepté tel qu'il se présente. D'après les stoïciens : « ce qui trouble les hommes ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont »⁵⁷.

Afin d'être heureux, il faut accepter les choses telles qu'elles sont et ne pas lutter contre le destin et d'après ces derniers : le mieux est de se préparer grâce à des exercices de méditations et vivre en accord avec la nature.

Epictète résume la phrase ci-dessus par une citation : « supporte et abstiens-toi »⁵⁸. Il prône la raison qui doit s'abstenir de sentiments et le déterminisme qui en résulte apaise toute passion et crée l'acceptation morale de ce concept « l'amor fati », ou « amour du destin » selon Nietzsche, sans être passif devant ce qui se passe.

L'individu doit subir une transformation afin de vivre heureux et d'accepter sa fatalité. Les difficultés et les obstacles n'ont d'autres objectifs que de nous rendre plus forts et donc jouir du présent : « tu dois devenir ! Homme que tu es. Fais ce que toi seul peux faire. Deviens sans cesse celui que tu es. Sois le maître et le sculpteur de toi-même »⁵⁹

Rodolphe, après une faute irréparable a essayé de se reconstruire en essayant de changer les destins autour de lui. Cependant, parfois à vouloir trop faire de bien, on fait beaucoup de mal.

⁵⁷ Epictète, *Manuel d'Epictète*, Chap5 <https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89pict%C3%A8te>

⁵⁸ Epictète, <http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/%C3%89pict%C3%A8te/118203>

⁵⁹ Friedrich, Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, <http://evene.lefigaro.fr/citation/does-devenir-homme-fais-seul-peux-faire-deviens-cesse-sois-mait-50501.php>

Le Chourineur et *Fleur de Marie* ont perdu la vie à cause de lui. Sans leur rencontre et la vision du bonheur qu'il leur a fait entrevoir, ils n'auront pas connu une telle fatalité.

Fatalité ! Fatalité ! Car cette malheureuse enfant est douée, si cela peut se dire, d'une inexorable logique en tout ce qui touche les délicatesses du cœur et de l'honneur. Avec un esprit et une âme pareils, il ne faut pas songer à pallier, à tourner les positions fausses ; il faut en subir les implacables conséquences...⁶⁰

En effet, comme le déclare Nietzsche, cette jeune fille a décidé de créer son bonheur seule, loin des conventions établies par la société. Elle avait tout pour vivre le grand bonheur, mais son cœur, resté pur malgré les dégradations qu'ont connues son corps et son honneur, lui a permis de rester digne et cela a eu raison d'elle.

La position dans laquelle elle vivait est contraire à sa nature innocente et elle n'a pu supporter un bonheur qui n'était pas compatible à sa raison. Afin que l'âme pure puisse survivre paisiblement. Le 13 Janvier, *Amélie* rendit l'âme paisiblement avec son rosier dans les mains :

Ce fut alors que monseigneur arriva ; la princesse Amélie venait de recevoir les derniers sacrements, une lueur de connaissance lui restait encore ; dans une de ses mains, croisées sur son sein, elle tenait les *débris de son petit rosier*...⁶¹

Tout comme la mort du *Chourineur* était déterminée par l'heure, celle de *Fleur de Marie* était déterminée par une date. L'un devait quitter Paris, lieu de protection et de malheur, l'autre quitta Paris pour se reposer à tout jamais, loin des servitudes qu'elle a subit.

Mais ceci ne reste qu'un récit romancé avec une fin touchante. *Le tapis-franc* existait, la jeune prostituée de seize ans existait, *le Chourineur* existait aussi, cela a

⁶⁰Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, p1296

⁶¹Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989, pp1307-1308

servi de trame pour écrire ce roman. Cependant, ces personnes véridiques oubliées de tous, ont sombré dans l'anonymat et leur fin a certainement été déplorable. Cette jeune fille de mœurs légères n'a pas connu la même fin *qu'Amélie* et ici intervient la différence de classe sociale. Elle a probablement fini sur un lit d'hôpital ou une fosse inconnue, pleine de maladies sans même un curé pour écouter son repentir.

Eugène Sue est descendu de sa classe sociale pour écrire un roman et n'a vécu qu'une courte aventure dans un milieu étrange.

Conclusion

Conclusion

Conclusion

A travers ce modeste travail, nous avons essayé de présenter une société où l'injustice sociale est notre « ordre du jour ». Plusieurs écrivains se sont intéressés à ce sujet, tel que Zola et Balzac. Mais Eugène Sue expose, à travers une époque où la France jouait son destin, une histoire saisissante, à base de laquelle histoire, nous avons étudié les personnages qui, semi-réels, ont connu des déboires provoqués par une condition sociale imposée par des ordonnances écrites par des personnes loin du monde misérable.

Ces différents points développés dans notre travail ont pour objectif d'analyser l'image sociale sous différents points et de souligner cette injustice qui oblige à ignorer un monde d'une importance majeure.

Dans la vie sociale où tout paraît permis et paradoxalement tout semble interdit, l'homme essaye de se placer dans ce dernier du mieux qu'il peut.

C'est un monde qui embrasse d'une part, le bien, le mal et la justice et d'autre part, l'être humain qui se revêt de ces concepts pour vivre le mieux possible. On ne peut comparer le monde fictif au monde réel, car assurément, ce premier monde est toujours enjolivé de détails qui ont seulement pour but d'attirer l'attention du lecteur, le monde réel est autre, il a à sa charge des lois qui profitent seulement à une couche sociale, l'autre reste oublié. D'ailleurs, Voltaire dans *Candide* disait : « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes »⁶².

Insistons sur les termes « mieux » et « meilleur des mondes », car pour que tout se déroule à merveille, il faut aussi que le monde soit merveilleux, c'est-à-dire sans preuves d'injustice ou de mal. Ce monde merveilleux n'est autre que le monde de notre enfance où les rois, les reines, les princesses et les princes étaient bons, beaux et bienveillants et que les nécessiteux devenaient comme par enchantement très riches, très beaux, et tout le monde s'aimait. Malheureusement, ce monde disparaît à mesure que nous grandissons et laisse place à une réalité poignante et crue qui en détruisant notre côté rêveur nous plonge dans un monde où l'on doit sans cesse

⁶² Voltaire, *Candide*, <http://www.alalettre.com/voltaire-oeuvres-candide.php>

Conclusion

lutter pour exister et faire entendre nos voix à des personnes qui ignorent jusqu'à notre existence.

Pour répondre à notre question de départ, nous affirmons que l'écrivain transmet les souffrances d'un peuple oublié, ces dernières gênent plus qu'elles ne peinent. Dans son roman, Eugène Sue habille chacun de ses personnages de l'une des valeurs qu'il observe dans sa production. En effet, *Rodolphe* représentera la justice, *La Marquise* et *Rigolette* le bien, *fleur-de-Marie* et *Le Chourineur* la fatalité, et dans ce tourbillon de personnages fictifs, nous nous apercevons que seul la justice céleste est véridique et juste.

Nous avons réussi dans ce travail, à démontrer l'importance et la dominance du procédé scriptural chez Eugène Sue. Effectivement, son écriture a un impact déterminant sur les pensées du lecteur, érudit ou non, et le poussera à réagir positivement ou négativement devant une situation qui peut être la sienne.

D'ailleurs, le roman reflète souvent la dure réalité qu'est notre existence. C'est pourquoi nous avons voulu exposer à travers ce modeste travail de recherche, le rôle de l'écrivain en tant que réveilleur de conscience ; face à une société où le vice et la vertu sont sans cesse en querelle.

L'écrivain de part ses écrits, reste l'être qui a le rôle le plus important dans notre univers, car il montre, au biais de sa fiction, les défauts souvent dissimilés que certaines personnes bien placées veulent cacher. Afin de dénoncer ces défaillances sociales, il écrit des romans sans se soucier des conséquences que cela peut déchaîner. Et même si le roman-feuilleton est considéré comme une littérature industrielle, il a porté ses fruits, car il a touché les consciences.

Ces auteurs se sont penchés sur la question des *damnés de la terre* et ont accusé sans aucune crainte, des responsables de laisser ces derniers dans une misère qu'ils sont loin de quitter.

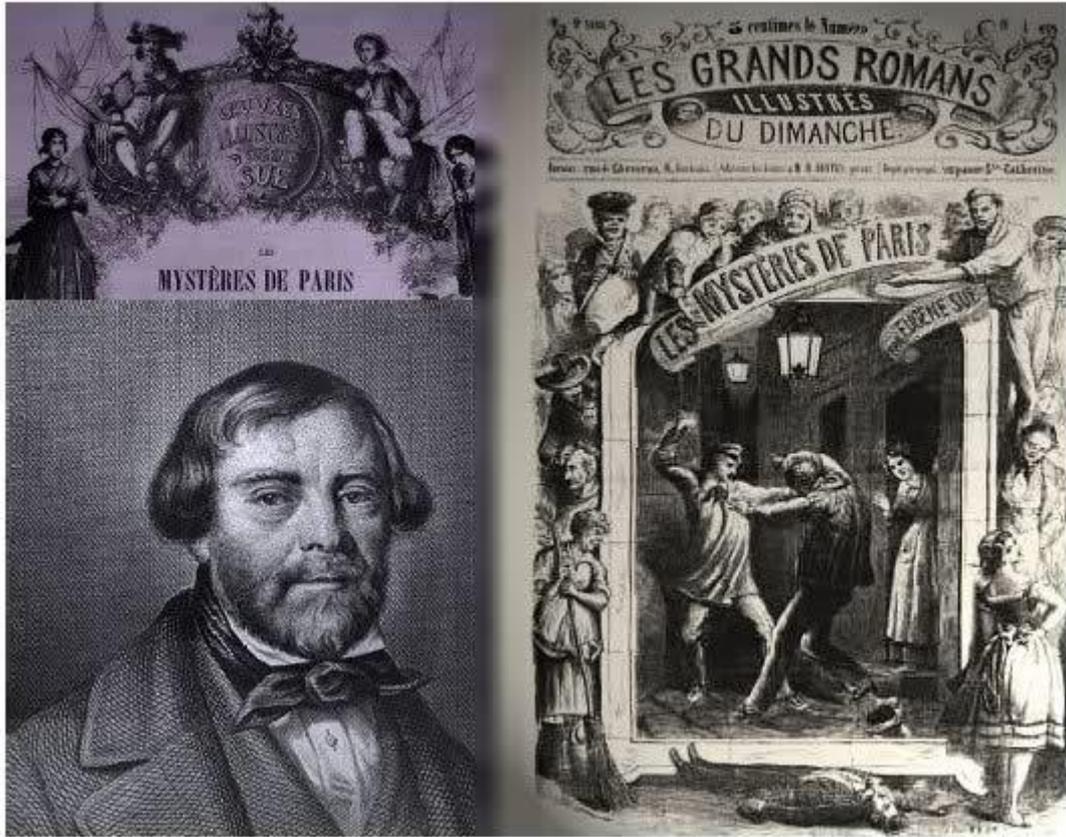
Conclusion

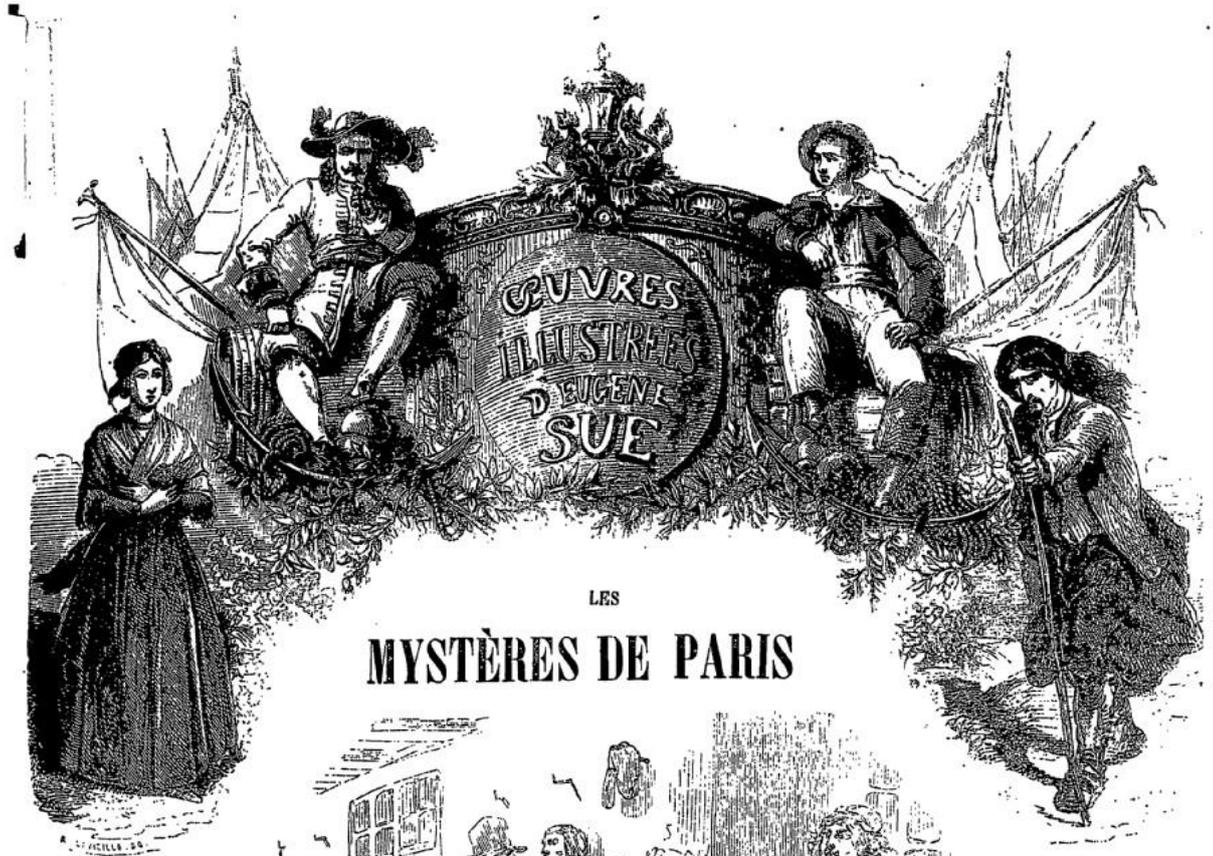
Eugène Sue est l'initiateur d'une révolution sociale ; il est passé sans difficulté du monde des capitalistes au monde des socialistes et a compris que seule l'égalité pouvait vaincre l'injustice.

Aussi, l'homme a-t-il des droits et ces derniers doivent être honorés. Peut-on affirmer que le roman peut faire évoluer les pensées ? Ces auteurs tels qu'Eugène Sue, Victor Hugo, Alexandre Dumas... ont-ils atteint l'objectif qu'ils s'étaient donnés ? Ce sont ces questions que nous pensons étudier dans de futurs travaux de recherche.

Annexes

Annexes





LES
MYSTÈRES DE PARIS

Dessins par J. A. BAUCÉ
et STAAL.

Gravures par A. LAVIEILLE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le tapis-franc.

Un *tapis-franc*, en argot de vol et de meurtre, signifie un estaminet ou un cabaret du plus bas étage.

Un repris de justice, qui, dans cette langue immonde, s'appelle un *ogre*, ou une femme de même dégradation, qui s'appelle une *ogresse*, tiennent ordinairement ces tavernes, hantées par le rebut de la population parisienne : forçats libérés, escrocs, voleurs, assassins y abondent.

Un crime a-t-il été commis, la police jette, si cela se peut dire, son filet dans cette fange; presque toujours elle y prend les coupables.

Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces



J. A. BAUCÉ.

Le tapis-franc.

eloques impurs comme les reptiles dans les marais.

Tout le monde a lu les admirables pages dans lesquelles Cooper, le Walter Scott américain, a tracé les mœurs féroces des sauvages, leur langue pittoresque, poétique, les mille ruses à l'aide desquelles ils fuient ou poursuivent leurs ennemis.

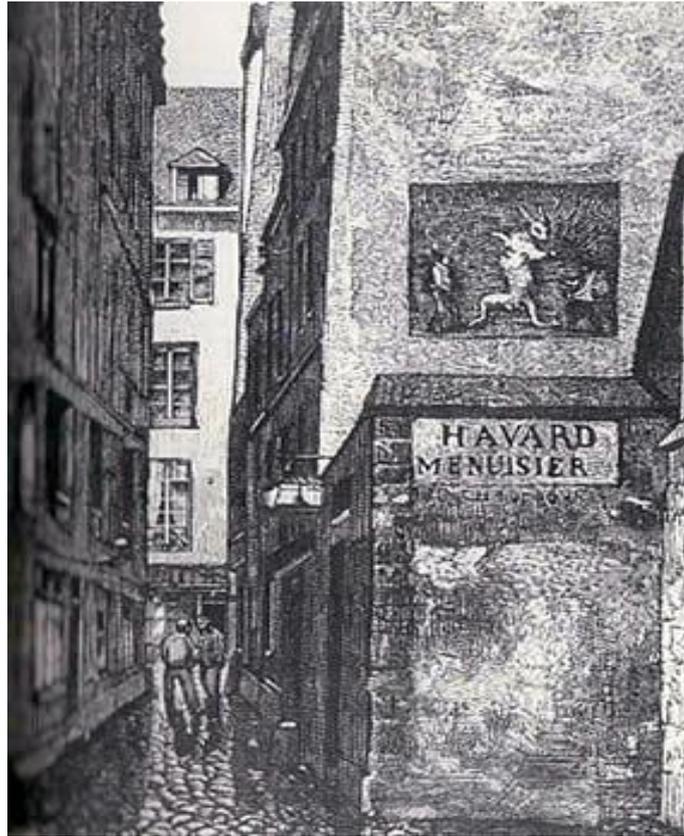
On a frémi pour les colons et pour les habitants des villes, en songeant que si près d'eux vivaient et rôdaient ces tribus barbares, que leurs habitudes sanguinaires rejetaient si loin de la civilisation.

Nous allons essayer de mettre sous les yeux du lecteur quelques épisodes de la vie d'autres barbares aussi en dehors de la civilisation que les sauvages peuplades si bien peintes par Cooper.

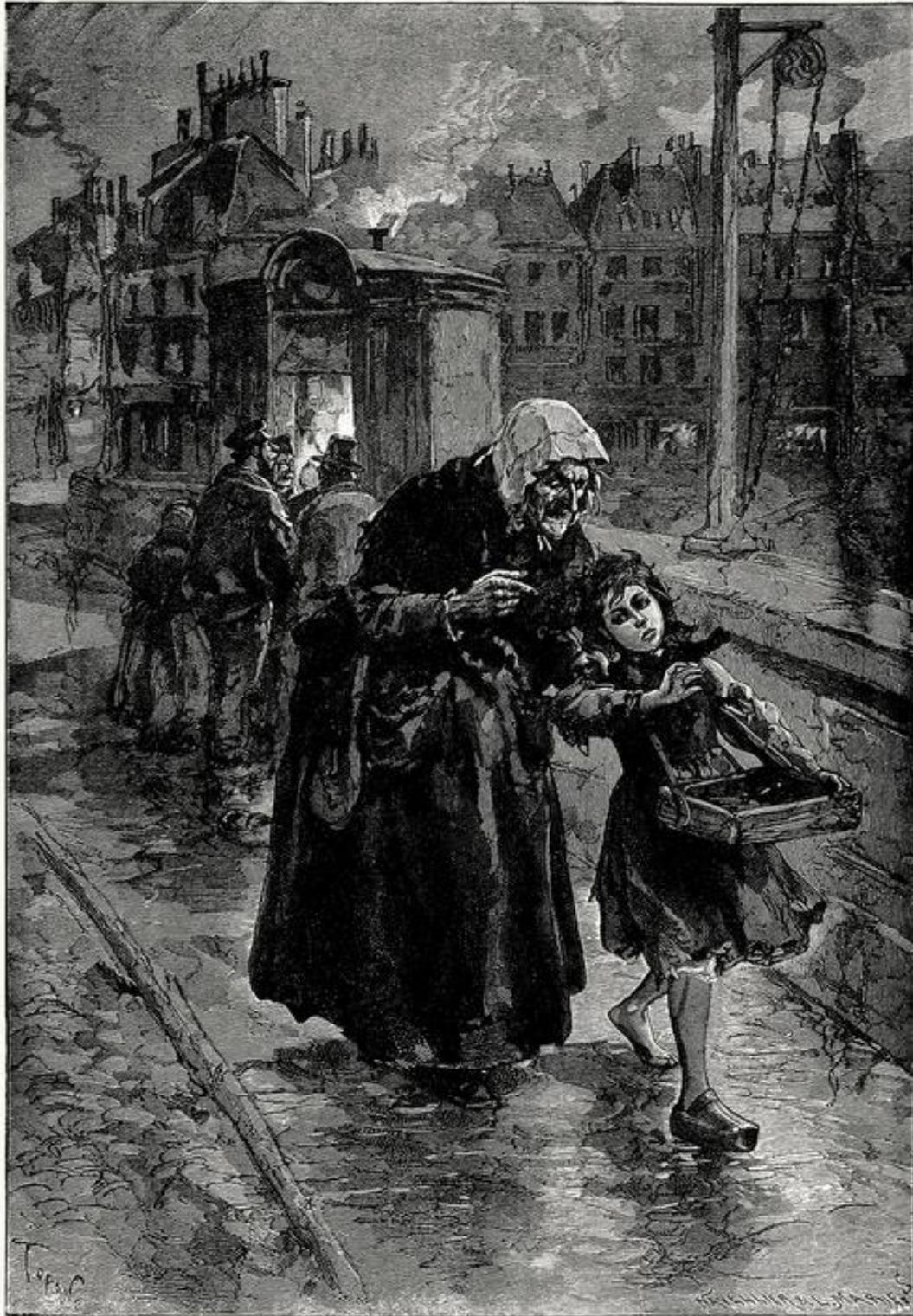
Seulement les barbares dont nous parlons sont au milieu de nous; nous pouvons les contempler en nous aventurant

dans les repaires où ils vivent, où ils se rassemblent pour concerter le meurtre, le vol, pour se partager enfin les dépouilles de leurs victimes

Annexes



Annexes







Résumé

Résumé

Résumé

Résumé

Ce mémoire de master intitulé « l'image de la société française du XIX^e siècle dans *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue », traite quelques sujets concernant la société parisienne au XIX^e siècle tout en faisant une étude sociocritique du corpus, ainsi que le statut des écrivains à cette époque. On met en évidence également les pensées de quelques philosophes par rapport au bien et au mal et en analysant aussi quelques thèmes tels que la justice, la morale et la providence.

Mot-clé : Société, Justice, Bien, Mal, Providence, Morale.

Abstract

This master's dissertation untitled « the portrayal of the french society at XIX^e century in *The Mysteries of Paris* book by Eugene Sue » treats some topics around the society of Paris at that area. We made a survey of an approach named the sociocritic, it treats even the role of the writers at that area. we used eventually some reflections of many philosophers about the good and the bad, by analyzing also some themes like justice, moral and providence.

Keyword : Society, Justice, Good, Bad, Providence, Moral.

الملخص:

تعالج هذه المذكرة ذات العنوان " صورة المجتمع الفرنسي في القرن التاسع عشر في كتاب اسرار باريس للكاتب أوجان سو " عدة مواضيع حول المجتمع الباريسي في ذلك القرن. اعتمدنا في دراستنا على عدة مناهج درسنا من خلالها وضع سكان باريس. عالجا كذلك دور الكتاب في ذلك الزمن.

و اعتمدنا ايضا على افكار عدة فلاسفة عند تناولنا بعض المواضيع مثل العدالة العبرة و العناية الالهية.

الكلمات المفتاحية: المجتمع العدالة الخير و الشر,العناية الالهية و العبرة.

Bibliographie

Corpus

Eugène, Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989.

Autres Romans

Honoré de Balzac, *le médecin de campagne*, éd. Rencontre, Lausanne, 1986.

Victor Hugo, *Les misérables*, éd, le livre de poche classiques, Paris, 2010

Ouvrages théoriques

À, Vaillant, JP, Bertrand, P, Régnier, *Histoire de la littérature française du XIXème siècle*, éd. PU Rennes, 2007

D. Bergez, P Barbéris et autres, *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Armand Colin, 2005.

Dominique, Maingueneau, *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, éd. Armand Colin, Paris, 2010.

Fabrice, Thumerel, *La critique littéraire*, éd. Armand Colin, Paris, 2000.

Friedrich, Nietzsche, *par-delà le bien et le mal*, éd. Sigma Edition.

Friedrich, Nietzsche, *Aurore, Misère du criminel*, éd Mercure de France, trad., Henri Albert, 1901

Jean-Louis, Bory, *Eugène Sue, le roi du roman populaire*, éd Hachette, Part-Dieu stilo

Nietzsche, *Généalogie de la morale*, trad. Henri Albert, <http://gallica.bnf.fr>

Dictionnaires :

Dictionnaire de psychologie, N. Sillamy, tome 2

Articles

Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789). Article premier

Emile, Zola, *lettre à la jeunesse*, Paris, 1897.

Friedrich, Nietzsche, *Généalogie de la morale*, trad. Henri Albert, <http://gallica.bnf.fr>

Jean Jacques, Rousseau, *discours de l'inégalité*, 1754

Karl. Marx, Frédéric. Engels, *Le manifeste du parti communiste*, 1848

https://www.ucc.ie/archive/hdsp/Literature_collection/Manifest_French.pdf

Patrick, Charaudeau, *Identité linguistique, identité culturelle: une relation paradoxale*,

Université de Paris XIII, Centre d'Analyse du Discours

Thèses :

Nicolas, Gauthier, *La ville criminel dans les grands cycles romanesques de 1840 à 1860 : stratégie narrative et clichés*, Université Stendhal, Grenoble 3, 2011

Sitographie

Claudie, Bernard, Les formes de la justice dans Les Mystères de Paris,

<https://www.cairn.info/revue-poetique-2007-4-page-403.htm>

C, Rouga, *l'histoire de l'argot*,

<http://www.bonjourdumonde.com/blog/grece/11/langue/lhistoire-de-largot>

Epictète, *Manuel d'Epictète*, Chap5 <https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89pict%C3%A8te>

Epictète,

<http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/%C3%89pict%C3%A8te/118203>

Friedrich, Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, <http://evene.lefigaro.fr/citation/dois->

[devenir-homme-fais-seul-peux-faire-deviens-cesse-sois-mait-50501.php](http://evene.lefigaro.fr/citation/dois-devenir-homme-fais-seul-peux-faire-deviens-cesse-sois-mait-50501.php)

Jacqueline Mathilde, Baldran, *Eugène Sue*,
<http://lesconferencesdemathilde.com/index.php/siecle-du-romantisme/eugene-sue>

Jean-Jacques, Rousseau, <http://la-philosophie.com/homme-nait-bon-societe-corrompt-rousseau>.

Jules, Vallès, *lors de l'élection législative*, 1869.

<http://www.toupie.org/Citations/Valles.htm>

MarcR. *Inné et acquis, quels pourcentages ?*

<http://www.guichetdusavoir.org/viewtopic.php?f=2&t=48727>

Oscar Wilde, <http://www.linternaute.com/citation/12260/la-vraie-valeur-d-un-homme-reside--non-dans-ce-qu-il--oscar-wilde/>

Pierre, Reverdy, *Le livre de mon bord*, 1930-1936,

[http://dicocitations.lemonde.fr/reference_citation/14073/Le Livre de mon bord notes 19 30 1936 .php](http://dicocitations.lemonde.fr/reference_citation/14073/Le_Livre_de_mon_bord_notes_19_30_1936_.php)

Rivarol, <http://evene.lefigaro.fr/citation/paris-providence-grande-ailleurs-65983.php>

Victor. Hugo, *Mélancholia* , Les contemplations, 1856 (<http://www.poesie-francaise.fr/victor-hugo/poeme-melancholia.php>)

Voltaire, *Candide*, <http://www.alalettre.com/voltaire-oeuvres-candide.php>

<https://missbouquinaix.com/2012/09/24/les-mysteres-de-paris-eugene-sue/>